NOUVELLE

REVUE APOLOGÉTIQUE

SOUS LE HAUT PATRONAGE

DE S. E. LE CARDINAL **VERDIER**, ARCHEVÊQUE DE PARIS

ET DE S. E. LE CARDINAL **BAUDRILLART**, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

RECTEUR DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

ANCIENS DIRECTEURS DE LA " REVUE APOLOGÉTIQUE "

DIRECTEURS

ÉDOUARD DUMOUTET

Docteur en théologie

Directeur au Séminaire Saint-Sulpice d'Issy

MARC LALLIER

Aumônier à la Cité Universitaire

Ancien Directeur au Séminaire Saint-Sulpice d'Issy

Beau-Chesne-Croit

OCTOBRE-NOVEMBRE 1939

BEAUCHESNE ET SES FILS, ÉDITEURS A PARIS

Tome II 36e Année

SOMMAIRE DU N° 647. — OCT-NOV. 1939

LA RÉDACTION ..... Tenir 183
Ed. DUMOUTET .... Jeunesse de 1914 185
L. RICHARD ..... L'unique sacrifice rédempteur du Christ et le sacrifice de la Messe 196
C. CHEVALIER ..... Splendeurs byzantines. Liturgie du temps de Justinien. 209
L'Actualité religieuse 217
A. FRANÇOIS ..... Racisme et Christianisme .. 217
Chroniques 232
A. LEMAN ..... Chronique d'histoire religieuse moderne.
Informations 242
Notes et documents. — I. Pour les jeunes qui sont partis à la caserne; II. Célébration des fiançailles. Petite correspondance. I. Pour les prêtres mobilisés; II. Lectures en temps de guerre. Revue des Revues. Bibliographie.

S'adresser : Pour la Rédaction, aux Directeurs, 117, rue de Rennes, à Paris; Pour l'Administration, à M. Gabriel BEAUCHESNE.

La **Nouvelle Revue Apologétique** paraît le 5 de chaque mois

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande ou du n° d'abonnement. Joindre 2 francs pour les frais ou il ne sera pas tenu compte de la demande.

Prix de l'abonnement annuel (partant du 1er Janvier)

France ..... **40 fr.** Union Postale ..... **60 fr.**

Compte de Chèques Postaux : Beauchesne et ses Fils, n° 3929

Le numéro coûte : **5 fr.**

Les années antérieures forment 67 volumes. Chaque volume se vend **25 fr.**

N.-B. — Les abonnés désirant recevoir leurs exemplaires non rognés sont priés d'en avertir l'administration de la Revue.

Tous droits de reproduction, traduction ou adaptation réservés pour tous pays.

TENIR

Lorsqu'il y a quelques mois, nous avons pris l'initiative d'adapter notre Revue à des besoins nouveaux nous espérions pouvoir poursuivre notre effort dans des conditions normales. Par la volonté du chancelier allemand, déclenchant sur le monde le cataclysme actuel dont nul n'est encore en mesure d'apprécier l'étendue, voici de nouveau, vingt-cinq ans après 1914, *le rude joug de la guerre qui étreint notre pays, rejettant, semble-t-il, à des temps meilleurs le programme constructeur que nous avions en vue, et nous privant d'ailleurs du concours précieux de plusieurs collaborateurs, à commencer par l'un de nos directeurs et plusieurs de nos chroniqueurs : à ces chers mobilisés qui nous défendent sur la ligne Maginot, comment n'enverrions-nous pas un très cordial souvenir et l'assurance que, momentanément éloignés de nous, ils restent, ils deviennent plus complètement nôtres ?*

Au demeurant, la Nouvelle Revue Apologétique *n'entend pas être inactive dans l'œuvre de défense nationale qui s'impose à tous les Français, elle veut, à sa manière et sur le plan qui lui est propre, contribuer au succès de nos armées dans cette guerre où, avec les intérêts les plus vitauxde notre patrie, il s'agit de défendre la chrétienté tout entière, et tout ce qui constitue la civilisation, sauvagement attaquée par la collusion monstrueuse de l'hitlérisme païen et du marxisme athée. Faut-il dire que le rédacteur de ces lignes n'a pas été surpris par les événements de septembre, avec tout ce qu'ils avaient de spécialement douloureux pour un cambattant de l'autre guerre ? Connaissant assez bien l'Allemagne pour y avoir fait ces dernières années plusieurs séjours, il savait assez par quelles séries de violences inhumaines le régime nazi a pu s'implanter outre Rhin. Jamais il ne s'est laissé éblouir par sa splendeur des parades ou l'astuce des propagandes. Il avait vu en Rhénanie, en Wesphalie, ou en Bavière l'envers du décor, il savait de quelles détresses morales ou religieuses, de quels reniements des engagements les plus solennels, de quels crimes*

parfois sanglants, le redressement national de l'Allemagne a été payé... Il ne pensait pas que les assassins de Dollfuss et les bourreaux de Schusnigg pourraient sérieusement hésiter devant la suprême violence. La vérité, c'est qu'en dépit des paroles trop claironnantes d'Adolf Hitler, en dépit des résistances intérieures que celui-ci a rencontrées et qui ne sont pas toutes maîtrisées, le nazisme, aussi matérialiste en son fond que le marxisme, contenait en lui-même un potentiel de haine, particulièrement développée dans une jeunesse aussi fanatisée que méthodiquement disciplinée.

A cette haine qui devait finalement engendrer la guerre, nous chrétiens de France, nous n'avons certes pas le droit de répondre en trahissant l'idéal de fraternité et de paix que nous entendons faire triompher. Nous croyons fermement que l'énergie dans cette lutte qui représente le devoir combien justifié, de tous les Français, se concilie harmonieusement avec le maintien de toutes les valeurs spirituelles. C'est dans cet esprit que la Nouvelle Revue Apologétique *voudrait continuer à servir pendant la guerre comme elle a servi pendant la paix. Elle le fera notamment en mettant dans une meilleure lumière les principes fondamentaux de nature à appuyer notre Cause, en maintenant dans les âmes le sang-froid et la sérénité qui nous permettront de faire face à toutes les vicissitudes. Et il s'agira aussi de servir en préparant l'avenir, puisqu'aussi bien sur nos cœurs saignants aujourd'hui les moissons de demain se préparent.*

LA RÉDACTION.

JEUNESSE DE 1914

Aux Soldats de 1939

Dans un article récent du Figaro, *un romancier connu donnait aux anciens combattants de* 1914-1918 *le conseil de ne pas agacer les jeunes combattants de* 1939 *avec leurs propres souvenirs, désormais dénués d'actualité : Autant, ajoutait l'écrivain, parler de la guerre de Cent ans ». Je ne saurais pour ma part prendre au sérieux cette boutade : la guerre de* 14-18 *n'appartient pas encore à un passé si reculé et il serait beaucoup plus juste de dire que la guerre présente n'est qu'un nouvel épisode de la précédente, dont l'expérience est particulièrement précieuse dans le domaine proprement militaire. Aussi bien les cambattants de* 1914-16-18 *ne sont pas représentés seulement par quelques vieux grognards et s'il en est parmi eux qui, à nos yeux, ont toujours droit à la parole, ce sont les morts. La vérité, c'est que les combattants de* 1939, *qui sont partis avec tant de dignité courageuse rejoindre un poste dont ils n'ignoraient pas les dangers et où, présentement, ils tiennent héroïquement, se tournent d'instinct vers leurs prédécesseurs, vers ceux surtout qui tombèrent alors si nombreux, pour leur demander des leçons, et il faut presque dire leur intercession. C'est dans cet esprit, avec l'intime et fière conviction que les soldats de* 1939 *sont bien les frères aimés de ceux de* 1914, *et pour leur transmettre dans quelque mesure, un message de leurs aînés disparus, un message chargé d'expérience et d'espérance, que j'ai réuni, sous le titre* Lumières sur les routes de la mort *des lettres et souvenirs de quelques-uns d'entre eux. Avec ces fragments authentiques, j'ai essayé de montrer, sans grandiloquence déplacée, comment la jeunesse française de* 1914 *vit s'abattre sur elle la grande tourmente et comment courageusement et chrétiennement elle sut faire face à ces événements formidables. Les pages qui vont suivre constituent le prologue de ce livre écrit avec le sang de toute une jeunesse.*

Un matin lumineux de printemps, un jeune homme pâle encore d'une grave maladie dont il relève à peine, achève, dans un jardin qui surplombe le lac Léman, de composer un poème

philosophique, quand, soudain, dans une brusque illumination, il prend conscience de son impuissance et de sa misère. Et le jeune poète (c'est aussi un artiste, fervent de Debussy et de Stravinsky, (nous sommes en 1913), élevé par un père franc-maçon mystique, dans le culte de la science et du philosophe savoyard (le jeune homme en porte le prénom, Jean-Jacques), tombe à genoux, jeté à terre par une force invisible dont jusqu'à cette heure il se tenait écarté à en avoir le dégoût.

Quelques mois se sont passés et Jean-Jacques a réapparu au lycée dans la classe préparatoire à Normale, avec, sous ses cheveux blonds de nordique, une flamme nouvelle dans ses yeux clairs. Ses amis ne tardent pas à savoir que l'ancien « louveteau » des réunions maçonniques a reçu le baptême, en secret de ses parents. C'est alors seulement que Jean-Jacques était devenu Dominique, peu avant ce jour d'octobre où, dans la découverte d'une commune ardeur religieuse, s'allait sceller son amitié avec un camarade d' « Hypokhagne », Paul. « Et moi aussi, je suis catholique ». Paul, avait déjà, pour communier dans les mêmes sentiments, un ami très intime qui se prénommait Pierre. Elevés l'un et l'autre dans des familles de fonctionnaires républicains, où l'on tenait à respecter les formes religieuses, il leur avait fallu dans le milieu très laïcisé, lycées ou collèges de province, où ils avaient commencé leurs études, redécouvrir le Christ, Dieu sait avec quelles dificultés et quels dangers, reconstruire leur foi démantelée, soumise, au cours de leur adolescence, à tant d'influences délétères ! Il ne leur avait pas suffi, à un âge où les impressions sont si vives, de lire sans contrôle et sans direction les productions littéraires les plus diverses et les plus dissolvantes, errant tour-à-tour de l'égotisme irreligieux de Stendhal (« J'ai vingt ans et trois mois, il est temps de jouir ») au positivisme scientiste de Taine, au dilettantisme de Renan ou celui de Romain Rolland dont le *Jean-Christophe* n'avait pas été sans les troubler. En philosophie, Pierre et Paul avaient dû écouter un exposé enthousiaste du Kantisme (*Agis de telle façon que ta conduite puisse servir de règle universelle*) renforcé, il est vrai d'une réfutation méthodique des preuves de l'existence de Dieu ! Allait-on leur arracher ce suprême refuge, la croyance en Dieu qui les avait soutenus dans les combats de l'adolescence et qui était restée leur unique certitude, depuis le temps où, mal instruits de leur religion (avaient-ils jamais pris conscience du mystère de la présence réelle eucharistique) ils avaient espacé leurs relations avec l'Eglise?

La merveille fut que, dans cette violente irruption du monde moderne aveuglé par ses propres ténèbres, Dieu ne les avait pas abandonnés, tissant autour d'eux ou plutôt à l'intérieur de leurs âmes, toute une chaîne providentielle d'illuminations libératrices, paradoxalement tirées de l'erreur.

Quand Taine, en un instant d'émotion devant la splendeur de la forêt ardennaise avait évoqué, dans ses *Derniers essais de critique et d'histoire* « cette lueur céleste que nous croyons saisir, qui nous passionne et qui n'est qu'une ombre indiscernable, errante, égarée dans le ténébreux abîme », le philosophe positiviste se doutait-il qu'un jour viendrait où un mince lycéen s'emparerait de cette ombre pour la fixer dans son cœur et donner son véritable nom à « ce fantôme idéal du monde » ? Ne fut-ce pas en étudiant l'*Expérience religieuse* de W. James que l'attention de Paul fut attirée du côté de la sainteté ? Et s'il put un jour se refuser à admettre, malgré Spinoza, que la raison eut un rôle exclusif dans la conquête du bonheur durable, c'est peut-être que Barrès, le Barrès première manière, celui du *Jardin de Bérénice,* ui peu anarchiste, lui avait appris à se défier de la pure intelligence. L'*Evolution créatrice* de Bergson ne les aida pas seulement à se libérer du scientisme, mais l'« intuition » leur paraissant un chemin commode vers la saisie de Dieu, ils purent sans trop s'émouvoir écouter les blasphèmes métaphysiques de leur professeur de philosophie.

De proche en proche, cette soif de savoir, cette *libido sciendi* qui les dévorait et qui aurait pu, comme tant d'autres, les faire mourir, se révéla salutaire : elle leur assura des rencontres avec des penseurs nettements chrétiens. Ceux-ci leur apprirent d'abord que Dieu ne se révèle pas seulement, comme ils l'avaient cru trop longtemps, dans les beautés de la nature, dont ils avaient trop aimé peut-être et trop célébré les « odorantes exhalaisons », qu'il ne suffit pas, pour être sauvé de chanter avec le Poverello le *Cantique du Soleil,* mais que pour trouver Dieu et le posséder, il faut d'abord se dépouiller.

Ce fut de Pascal, le Pascal des *Pensées* que leur vint enfin la grande Lumière. Le « Mystère de Jésus », lu et relu, médité cent fois, prié du plus profond d'eux-mêmes, leur fit comprendre et accepter la loi du renoncement, nécessaire pour découvrir le Dieu caché, et Pascal, du même coup, malgré son jansénisme, les avait initiés aux douceurs de la grâce divine.

« Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé.

« Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi. C'est me tenter plus que t'éprouver que de penser si tu ferais bien telle ou telle chose absente : je la ferai en toi si elle arrive ».

Et un jour de juillet 1913, on vit les deux amis s'en aller de conserve, à travers le pays normand, vers Lisieux, pour aller prier sur la tombe de celle qui n'était encore que la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Déjà au fond d'eux-mêmes, ils étaient, ils voulaient être tout à Dieu et ils étaient venus demander à Thérèse de les aider, par sa petite voie, à gravir les degrés du renoncement, quitte à découvrir sous la pluie de roses les épines de la sainte Couronne.

Parmi les circonstances les plus favorables à son épanouissement spirituel, pourquoi ne pas noter ici que pour Paul, encore adolescent, et déjà troublé par le tourment de Dieu, il y avait eu sa rencontre, pendant quelques mois, avec Léonard Constant, ce grand chrétien qui devait mourir si noblement en Rhénanie et qui avait trouvé le moyen, dans l'enseignement de morale dont il avait la charge, de faire pénétrer un rayon d'évangile jusqu'à l'âme de ses petits laïques, en utilisant et en commentant adroitement certains contes de Tolstoï ? Il y avait eu aussi le retour à Dieu de son excellente mère. Pour tous les deux, Pierre et Paul, il y avait eu surtout leur conjonction providentielle à Paris : Paul était devenu l'ami de Pierre, au même titre que celui de Dominique, d'une amitié profonde, virile et pure. Dès le premier instant de leur rencontre, ils eurent comme un secret pressentiment qu'en confrontant leurs tâtonnements, en mettent en commun leurs premières découvertes, leurs réactions mutuelles devant le problème de la vie et ceux qui prétendaient les y préparer, ils se libéreraient définitivement, ils trouveraient enfin la lumière, la paix et la plénitude de la vie. Quelle joie de prendre conscience que dans cette laborieuse conquête de la vérité, ils n'étaient pas des isolés et qu'à côté d'une masse de camarades dont la passivité spirituelle les peinait, il y avait une élite d'entraîneurs décidée à sortir des ornières et pour le dire en un mot, à réintroduire Dieu en eux-mêmes et dans le monde ! Et déjà cette élite nommait ses maîtres, ils s'appelaient Paul Claudel et Charles Péguy. Dominique notamment avait pour Claudel une

fervente admiration. Au lendemain de sa conversion, il s'était senti vivement attiré vers l'œuvre du grand poète, encore si discuté, qui venait en 1911 de donner l'*Otage,* suivi en 1912 de l'*Annonce faite à Marie.* Il lui semblait que nul n'avait aussi bien exprimé les exigences et la présence de Dieu dans le monde créé.

« Je vous salue, ô monde libéral à mes yeux,
Je comprends par quoi vous êtes présent,
C'est que l'Eternel est avec vous et qu'où est la créature, le créateur ne l'a point quittée.
Je suis en vous et vous êtes en moi et votre possession est la mienne.
Et maintenant à la fin éclate le commencement ».

Ces vers des *Cinq grandes odes* traduisent bien l'état d'âme de ces jeunes gens de 1914 qui croyaient seulement commencer à vivre et qui venaient de s'écrier et qui répétaient dan leurs prières ferventes :

« O mon Dieu, je ne veux plus rien et je vous rends tout, et rien n'a plus de prix pour moi.
Et je ne vois plus que ma misère et mon néant et ma privation et cela du moins est à moi ».

Paul ne pouvait s'empêcher de constater combien l'inspiration claudélienne était au fond biblique et il y retrouvait avec une profonde satisfaction les virilisantes jouissances que lui procurait l'âpre poésie des Psaumes et des Prophètes. Avec la petite sœur Thérèse, la haute figure de l'héroïne de l'*Otage,* Sygne de Coûfontaine, leur paraissait bien propre à symboliser leur volonté absolue d'être avant tout et quoiqu'il arrive, en face des inévitables « Turlure », des enfants de Dieu. Ce souffle biblique, cette inspiration généreuse, ils la puisaient également chez un homme qui était encore peu connu dans le grand public, Charles Péguy... Ils avaient eu la révélation de l'écrivain, au moment de sa controverse avec Laudet dans la *Revue Hebdomadaire,* à propos du *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc.*

Et puis, sortant du Luxembourg où ils aimaient à s'attarder en longues causeries près des reines de France, heurtant peut-être le poète qui se rendait rue Cujas aux *Cahiers,* ils feuilletaient souvent ses œuvres sous les galeries de l'Odéon. C'est ainsi qu'ils connurent successivement *Victor-Marie, comte Hugo, Un nouveau théologien, L'Argent* (suite) et surtout le *Porche de la deuxième vertu* ».

La vision du monde proposée par Péguy ne leur parut pas moins sympathique que celle de Claudel, avec ses perspectives d'action plus immédiates, ses tendances sociales si humaines plus prononcées, sa piété mariale, son sens de la chrétienté et son ironie savoureuse.

Claudel, Péguy aidèrent certainement les jeunes convertis à ne pas s'égarer dans les voies de l'illuminisme et, dans une certaine mesure, à rectifier ce qu'il pouvait y avoir d'excessif et d'inhumain dans les vues pascaliennes. Ces jeunes gens, devenus amis de Dieu et de la prière, fervents des cérémonies liturgiques et des oratoires dévots, rue Monsieur et rue d'Ulm où ils passaient de longs moments devant le Saint-Sacrement, ne pensaient pas qu'ils dussent anéantir en eux-mêmes leurs goûts littéraires ou artistiques.

Dominique resta comme devant un musicien passionné, on le vit encore aux réunions agitées où se donnaient rendez-vous les partisans enthousiastes de la musique la plus avancée. Pierre et Paul s'intéressaient vivement à la poésie et à l'histoire de l'art. Une de leurs dernières sorties communes un soir d'été 1914, fut pour assister au *Ménage de Molière* joué à la Comédie-Française. Ces jeunes gens aimaient intensément la vie, au sens le plus noble du mot.

Ils aimaient la vie, mais ils ne pouvaient pas ne pas se pencher anxieusement sur l'avenir pour se demander s'il ne leur fallait pas se hâter de vivre. Dans cette cour de lycée parisien, sœur de la cour rose du collège Sainte-Barbe (évoquée dans notre *Cher Péguy* des Tharaud) avec cette différence qu'elle était plutot noire, on parlait beaucoup de la guerre, en cette année 1913 où la loi de trois ans avait provoqué tant de manifestations: certains de leurs camarades s'y étaient particulièrement illustrés. Déjà les vacances de 1911 avaient débuté par Agadir, celles de 1912 avaient été troublées par la guerre italo-turque, et la première guerre des Balkans, suivie en 1913 d'une seconde.

Et puis et surtout, il y avait l'Allemagne , si prospère alors, mais qui ne paraissait pas se suffire des concessions consenties par M. Caillaux au Congo, l'Allemagne dont les ambitions démesurées et la politique brutale semblaient s'exaspérer : Kiderlen-Waechter continuait Bismarck et, faut-il ajouter, préfigurait Adolf Hitler, perdu alors dans la masse des déclassés autrichiens.

Dans la jeunesse française — qui n'oubliait certes pas

l'Alsace-Lorraine arrachée à la France par le diktat de Francfort — qui ne pouvait écarter l'espoir d'une revanche, refoulé pendant quarante ans, l'inquiétude grandissait, tant il semblait évident que ces conflits localisés n'étaient qu'un prélude sanglant à une explication plus générale, à un drame plus tragique encore. Nul ne pouvait deviner l'ampleur de la catastrophe, elle était voilée à leurs yeux par tant d'illusions. Les jeunes gens de 1914 idéalisaient certainement la guerre et quelques-uns n'étaient pas éloignés d'y voir un instrument possible de régénération pour l'humanité : ce n'était pas du tout l'avis de Pierre, plus lucide que la plupart. Mais où l'unanimité se faisait, c'était au sujet de la proximité de l'événement et de l'ennemi qu'il faudrait affronter, cette Allemagne que beaucoup, malgré l'Alsace-Lorraine, ne pouvaient se décider à haïr. Comme nous aurions voulu lui arracher son secret, à ce pays que Gœthe, Schiller ou Henri Heine nous avaient fait apprécier !

« Nach Frankreich zogen zwei Grenadieren
Sie waren in Russland gefangen »

N'avions-nous pas pour la plupart des souvenirs de vacances rhénanes où nous avions essayé de jeter des ponts pour faire reculer la ruée des haines ? Mais, décidément, en 1913-1914 tout cela paraissait périmé et notre jeunesse devait pour continuer à vivre fermer les yeux devant ce mur hostile qui peu à peu se dressait sur le Rhin, derrière la ligne bleue des Vosges d'où nous verrions bientôt, nous en étions sûrs, surgir les uhlans ou les hussards de la mort et se démasquer les mitrailleuses !

Dans ces conditions, on comprend que dans la jeunesse de 1913, cette jeunesse qu'Agathon venait d'interroger (*Jeunes gens d'aujourd'hui*), plus d'un était grave, préoccupé, au point de déconcerter les gens d'âge, tel ce professeur d'Hypokhagne qui crut pouvoir demander à Paul un peu interloqué s'il n'avait pas des peines de cœur !

C'était en décembre 1913, au moment même où celui-ci venait, avec Dominique, de prendre la décision d'interrompre la préparation de Normale pour s'inscrire à la Sorbonne, afin d'obéir, ultérieurement, à la vocation plus haute que Dieu leur faisait connaître.

L'année 1913-1914 fut pour ces jeunes gens comme un temps de recueillement suprême, une longue et fervente annonciation. On travaillait beaucoup, on ne voulait pas arriver

dans la vie sans être assuré de laisser derrière soi un sillon durable. Qu'on se rappelle la déclaration d'Ernest Psichari à Agathon et on aura une assez juste idée de leur état d'âme.

« Il me semble que les jeunes sentent obscurément qu'ils verront de grandes choses, que de grandes choses se feront par eux. Ils ne seront pas des touristes à travers la vie. Ils savent ce qu'on attend d'eux ».

Mais ils n'auraient sans doute pas acquiescé à ce que Psichari proclamait ensuite, à la manière d'un paradoxe « Quoique nous fassions, nous mettrons l'intelligence au-dessus de tout. Il est possible que la pureté du cœur vaille mieux. Mais un Français croira toujours que le péché est plus agréable à Dieu que la bêtise ». Le lieutenant Psichari avait beau invoquer une tradition française, sur ce point les trois amis n'étaient pas d'accord avec le petit-fils de Renan. Ils ne pensaient pas qu'il fût simplement possible que la pureté du cœur vaille mieux, ils en étaient certains.

« Quant à l'intelligence en soi, à la raison pure, ils en connaissaient trop les limites pour n'en éprouver pas une sorte de nausée. S'ils avaient trouvé dans le catholicisme toutes les lumières désirables, s'il était à leurs yeux l'affirmation de la vérité absolue, s'ils comprenaient les dangers du subjectivisme, ils concevaient mal qu'on put opposer l'intelligence et l'amour, la foi et la vie, songer à adhérer du dehors ou simplement par l'esprit au catholicisme sans accepter de le vivre, qu'on pût surtout mépriser l'Evangile tout en se réclamant de l'Eglise » : cette erreur leur paraissait aussi mortelle que le laïcisme, et pour employer une expression un peu familière, ils avaient envie de dire « Non, merci, nous sortons d'en prendre ».

Entre les deux courants qu'Agathon discernait dans cette jeunesse Pierre, Paul et Dominique se sont d'emblée ralliés à ceux « pour qui l'âme du christianisme est un idéal de vie intérieure qui s'efforcent de le réaliser en eux, d'y trouver l'ordre du cœur et se préoccupent avant toutes choses de donner à leur foi sa force d'expansion, en créant des centres d'action religieuse ».

Les trois jeunes gens étaient des travailleurs qui se passionnaient pour leurs études, même lorsque leurs professeurs les décevaient par l'étroitesse de leurs vues et leur peur du divin. (A la Sorbonne, Paul avait surtout apprécié les cours d'Emile Mâle avec leurs belles perspectives sur la piété médié-

vale, de saint Bernard à saint François). Mais leur vie « c'étaient ces belles causeries si efficaces et si douces, ces révélations, ces rencontres, ces heureux échanges, ces accords où nous mêlions nos vénérations à nos inquiétudes, où nous communiquions nos ferveurs et nos répugnances; c'étaient la gaieté des promenades, l'air où sonnaient nos voix et nos pas emmêlés, ces nuits où lisant jusqu'à l'aube, nous offrions pressés qu'on nous approuve nos découvertes de la nuit ». (H. MASSIS; *Evocations*). Ces conversations, ces rencontres, c'était l'occasion des grands projets et des grandes pensées. On s'émouvait en pensant à ces masses dont le flot s'écoulait chaque dimanche dans les rues de Paris et de la banlieue, vers les lieux de plaisirs anciens et nouveaux, les Luna-Park et les Magic-City, et qui paraissaient insouciantes des événements formidables qui se préparaient ! Que ferait-on pour secouer leur torpeur, leur crier la réalité du monde invisible dont ces jeunes chrétiens découvraient les splendeurs. Paul se rencontrait avec Dominique tous les vendredis à 1 heure et demi dans la salle des Pas-Perdus de la Sorbonne. Et ils partaient pour une longue promenade à travers Paris, à la recherche des chapelles inconnues où ils s'attardaient à prier. Sur l'asphalte parisien, de grands rêves s'ébauchaient, Dominique était décidé, quant à lui, à s'enrôler dans l'ordre des Frères-Prêcheurs, qui l'avaient guidé dans ses premiers pas vers la Vérité. Il entrevoyait comme également nécessaire, une double tâche. Il faudrait regagner la masse, la retourner par une action méthodique basée sur la paroisse, une chrétienté où chacun se sentirait également frère, aussi bien dans l'accomplissement des des besognes quotidiennes que dans la communion au Corps du Christ. Pour l'élite (une élite largement comprise), qui créerait une littérature religieuse, dans l'esprit de Péguy, de Claudel, dépassant en valeur d'affirmation chrétienne et en exigences le spiritualisme mondain, un peu désuet et conventionnel, des Bourget ou des Bordeaux...

Ces perspectives d'action exaltaient les deux jeunes gens qui, penchés sur leurs versions latines de licence, construisaient en eux-mêmes un monde renouvelé. Et le lendemain Paul allait porter la flamme à son ami Pierre qui peut-être se détachait plus lentement en apparence, quoique non moins sûrement, des sortilèges d'antan. C'était un ardent « social », il se disait même parfois socialiste, jusqu'à faire de la mort de Bebel, le chef de la sozial-démokratie, un deuil mondial ! Le catholicisme l'avait attiré parce que c'était la religion du

Christ, ami des pauvres, la religion de la Paix et de l'Amour entre les hommes. Patriote certes, et de toute son âme en étroite communion avec le sol de sa patrie, conscient de toutes ses grandeurs et amoureux de tous ses charmes, prêt à la défendre et à mourir pour elle, il était fortement agacé par le chauvinisme ostentatoire de certains, adhérents ou non, à des ligues d'extrême droite, et qui ne se recrutaient pas toujours parmi les plus sérieux de leurs camarades. Pierre ne pensait pas qu'il fût utile, pour se préparer à la revanche, de reprendre l'Alsace-Lorraine sur le pavé de la Concorde.

Dominique, lui non plus, n'avait pas grand attrait pour ce genre de manifestations. Vaguement sillonniste, social autant que Pierre, il avait l'âme plus militaire, plus capable de comprendre en l'approfondissement la mystique particulière que Psichari exprimait, vers le même temps, dans le *Voyage du Centurion*.

Entre ses deux amis, Paul, qui avait des bons camarades dans tous les camps, parmi les Barrésiens et les Camelots du roi, écoutait, s'instruisait et oscillait. L'essentiel, à ses yeux, n'était-il pas de constituer dès à présent, entre les jeunes de bonne volonté une fraternité où tous ensemble on chercherait à mieux connaître le Christ, pour se préparer tous ensemble à faire face à la vie qui s'annonçait pénible ? Ce qu'il fallait d'abord, c'était de proche en proche répandre la flamme qui les animait. Et c'est ainsi qu'il avait été amené à adhérer à une petite œuvre populaire, où sous la conduite d'un prêtre distingué, se rencontraient dans une commune amitié des jeunes de tous les milieux. Pierre de son côté n'était pas inactif, contribuant notamment à arracher au laïcisme officiel une de ses amies d'enfance, étudiante en Sorbonne.

Pourquoi ne pas citer, à côté de leurs camarades qui allaient mourir dans la grande tourmente et, parmi eux, Max Barthou, le fils du ministre, Primice Mendès, le fils du poète, et neveu de Barbusse, tel de leurs amis qui devait, lui aussi, en lisant Pascal, devenir chrétien ou bien cet ami personnel de Pierre qui, après la guerre, devait, avant de mourir tragiquement, parvenir à une situation internationale où il ferait apprécier la grande noblesse de son caractère ?

Le 2 août 1914, Dominique s'engagea dans les chasseurs à pied. Paul, qui, au cours de l'année 1913, avait entendu l'appel de Dieu, dut attendre la levée de sa classe 1915 pour rejoindre l'armée en décembre 1914. Quelques mois plus tard, Pierre, classe 16, était incorporé à son tour. La guerre devait

achever la lente maturation spirituelle, apaiser notamment son ironie impitoyable qui déconcertait les profanes. Lui aussi, avant de mourir, aura le temps de désirer « en revenir » pour pouvoir comme Dominique se consacrer à Dieu parmi les Frères Prêcheurs.

En avril ou mai 1915, Dominique fut le premier frappé alors qu'il commandait une section de mitrailleuses et il fut porté « disparu », quelque part en Artois. Un an plus tard, Paul, blessé une première fois le 14 juillet 1915 à Marie-Thérèse en Argonne, sera très grièvement blessé, sur la rive droite de la Meuse devant Verdun et en face de Douaumont; ce fut (quel symbole !) au jour même de l'Annonciation, le 25 mars 1916. Moins d'un mois après, son ami Pierre était frappé mortellement le vendredi-saint, 21 avril 1916, sur la rive gauche de la Meuse, au Mort-Homme.

Chers amis, morts à vingt ans, nous avions rêvé de nous embarquer ensemble dans la vie. Nous voulions faire de grandes choses au service de cette Sagesse divine que nous avions découverte péniblement par la grâce de Jésus, lentement insérée dans nos cœurs d'adolescents. Tout ce que vous avez été ici-bas, vos enthousiasmes esthétiques ou métaphysiques, vos rêves de rédemption universelle; tout cela s'est brisé sur une vague d'assaut, dans un décor affreux de terre bouleversée et d'arbres déchiquetés, dans l'écrasement pitoyable de tout ce que vous avez aimé. En un instant, vous n'avez plus été que quelques débris palpitants, accrochés aux fils barbelés, sous des lambeaux bleu-horizon ! Humainement, vous avez échoué, puisque vous n'avez pas défilé sous l'Arc de Triomphe. Mais vous savez — et vous allez le redire à ceux qui liront ces pages en des temps hélas très semblables à ceux où vous avez vécu — que Dieu sait faire de la Vie avec de la Mort. Ce n'est pas en vain que dès ici-bas, Dieu s'était livré à vous, de toute la force de son immense amour, pour illuminer la route offerte à votre jeunesse.

Et j'aime que sur l'image mortuaire de l'un d'entre vous, une main pieuse ait pu transcrire ces mots de Claudel dans l'Annonce faite à Marie.

« Est-ce que le but de la vie est de vivre, il n'est pas de vivre mais de mourir et non point de charpenter la croix, mais d'y monter et de donner à ce que nous en riant ? De quel prix est la vie sinon pour la donner ? Pourquoi se tourmenter, quand il est simple d'obéir ».

Ed. DUMOUTET.

L'UNIQUE SACRIFICE RÉDEMPTEUR DU CHRIST ET LE SACRIFICE DE LA MESSE

Conférence prononcée par M. l'Abbé RICHARD, le 21 Janvier, au cours de l'Octave pour l'Unité des Chrétiens

" Unum corpus multi sumus, qui de uno pane participamus ". (L Cor. X, 17).

Nous formons un seul corps, nous tous qui participons à un même pain qui est le Christ.

Le Sacrifice du Christ, mystère d'union, a été le thème de cette semaine de prière pour l'Unité des Chrétiens. Nous devons aujourd'hui considérer, dans leur rapport étroit avec cette Unité des Chrétiens, l'unique Sacrifice rédempteur du Christ et le Sacrifice de la Messe où l'Eglise offre l'hostie de notre rédemption. Après un exposé doctrinal, nous nous demanderons comment nous, catholiques, et nos frères séparés, nous pouvons et nous devons participer au sacrifice chrétien en vue de l'Unité, pour répondre à la volonté du Christ.

Quand des éléments multiples sont réunis en un seul tout, l'unité de cette multitude n'est pas d'abord l'œuvre des individus divers qui tendraient d'eux-mêmes à se rassembler. Elle est d'abord et plus profondément l'œuvre du principe unifiant qui les rassemble. Ainsi l'unité du corps n'est pas simplement le résultat de la convergence des organes, des membres, des cellules. Elle est d'abord l'œuvre de l'âme qui informe et vivifie ce corps. L'unité d'une famille n'est pas d'abord la conséquence des sentiments qui animent les membres de cette famille. Elle procède plus profondément de l'amour mutuel, inviolable et fécond qui donne l'un à l'autre l'époux à l'épouse, amour qui contient déjà secrètement l'amour de l'un et de l'autre pour leurs enfants, amour créateur de réciprocité.

Plus l'unité qui est à réaliser est profonde et durable, malgré la diversité croissante des éléments à rassembler, malgré la gravité des obstacles à surmonter, plus il faut que le principe unifiant soit indépendant des éléments qu'il rassemble, et plus aussi il doit s'unir profondément à tous ceux qu'il unifie.

Or il n'y a pas de communauté plus vaste, plus universelle que celle de l'Eglise, qui s'ouvre à l'Humanité tout entière, avec toute la diversité de ses races, de ses cultures, de ses nations, de ses individus.

Il n'y a pas d'obstacles plus grands que ceux qui opposent les hommes entre eux, non seulement leurs intérêts, leurs passions, mais aussi les formes diverses que prend en eux l'idéal divin.

Il n'y a pas d'unité plus profonde que celle qui doit unir entre eux les enfants de Dieu en les unissant à Dieu.

Cette unité, elle est pourtant la réalité voulue par Dieu, par le Dieu de charité, qui se donne aux hommes en la personne de son Fils, pour les unir à Lui. « C'est, nous dit S. Paul, le mystère de sa volonté, le dessein que s'est proposé sa Bonté, de réunir toutes choses en Jésus-Christ » Ephès. I, 10.

Le principe unifiant est bien le plus puissant, le plus indépendant de tous les éléments à unir, c'est Dieu même dans sa charité infinie et gratuite. Il est bien engagé à fond pour se lier à ceux qu'il veut unir, puisque le Christ est Dieu s'incarnant pour nous.

Mais l'obstacle à l'union est formidable, obstacle dressé par toutes les séparations et oppositions dans lesquelles l'humanité est cloisonnée : la constitution même en sociétés, où l'individu est fermé et enserré, constitue un obstacle qui paraît insurmontable à l'effort humain. Un abîme plus profond encore est creusé entre les hommes et entre les groupes par le pêché, individuel et collectif, qui pèse sur chacun et sur l'humanité tout entière. Le péché, par lequel l'homme se ferme et s'oppose à Dieu, parce qu'il est égoïsme, crée, en se durcissant, l'inimitié entre les hommes.

Il faudrait que les hommes, s'arrachant à l'égoïsme, au péché qui pèse si lourdement sur eux, retrouvent qu'ils sont semblables; qu'ils sont tous créés à l'image de Dieu et qu'ils retrouvent au-dessus de leurs divisions, ce Dieu qui est leur Père des Cieux.

S'arracher à l'égoïsme et au péché et s'unir à Dieu, en renonçant à tout ce qui est contraire à cette union, voilà bien

le Sacrifice que les hommes doivent à Dieu, et qui seul peut les réunir. Mais voilà aussi ce que la multitude des hommes ne peut pas faire. L'abîme est trop grand entre l'homme et Dieu, entre l'homme et l'homme.

C'est cet abîme que l'amour divin du Christ a franchi en aimant, alors que nous sommes pécheurs. Et pour ramener les hommes au Père, il s'est uni à l'humanité dans sa misère, prenant une chair humiliée par le péché, soumise à la faiblesse, à la souffrance, à la mort.

Le Christ rencontre donc l'obstacle du péché, dès sa venue en ce monde. Le vieillard Siméon, le portant dans ses bras, pour rendre grâces à Dieu, le voit comme la lumière qui doit éclairer les nations, mais aussi comme un signe de contradiction.

Après une discrète manifestation, une discrète épiphanie, il doit être emporté dans la nuit par Joseph pour échapper à la malveillance cruelle d'un Hérode ! Voilà la réception que lui fait ce monde mauvais. Et quand il annoncera la bonne nouvelle du salut, (Dieu le Père qui nous aime et nous appelle par le Christ à être ses fils), il verra l'obstacle du péché s'épaissir devant lui, dans les chefs et les conducteurs du peuple élu. Je n'ai pas à vous le raconter; c'est tout le drame de l'Evangile : c'est le péché de son peuple élu, et plus profondément le péché de l'humanité entière qui conduit à la mort le Fils de Dieu que l'amour a fait fils de l'homme. Dans l'élan de sa charité, le Christ accepte cette rencontre suprême avec la puissance du mal, du péché. Il accepte d'être la victime du péché de ses frères, broyé de douleur en son cœur, avant d'être crucifié par la main des pécheurs. Il ne triomphera du péché dans l'humanité qu'après avoir été victime du péché. Il ne pourra — Lui qui est la Vie — vivre en eux, et les unir en Lui, comme fils du Père qu'après s'être offert pour eux au Père, victime de leurs péchés.

C'était le sacrifice rédempteur, car le Christ s'offrait à cette immolation dans les dispositions parfaites de la religion envers le Père, dont il était toujours le Fils bien-aimé, qu'il glorifiait. Mais aussi, par sa charité, il donnait sa vie pour nous, pour que son amour, plus fort que la mort, nous arrache au péché et nous unisse à Dieu.

« Le Christ, dit St Paul, nous a aimés et il s'est livré lui-même pour nous comme oblation et sacrifice agréable à Dieu ». Ainsi, la mort, qui est suite et châtiment du péché pour l'huma-

nité coupable, en s'abattant sur lui, devient, parce qu'il l'accepte par amour pour nous, le sacrifice qui expie le péché, qui fait servir le mal de la mort à réparer le vrai mal qui est le péché. Et Lui est Vie dans la mort même : Il triomphe de la mort par sa Résurrection; « il est mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification », pour que nous vivions de sa vie.

« Nous sommes sauvés, nous dit l'épître aux Hébreux, par l'oblation que le Christ a faite une fois pour toutes de son propre corps ». Cet *acte* qui s'est accompli sur le calvaire il y a près de 2000 ans, n'est pas enfermé dans un moment du temps, dans ce court moment du Vendredi Saint; il embrasse tous les temps, parce qu'il est l'acte du Dieu fait homme, qui se pose dans l'Eternel; il est l'acte subsistant du Christ, éternisé par la glorification du Christ. Le Christ est, dès lors, le Grand Prêtre éternel qui présente devant la face divine son humanité marquée de l'empreinte glorieuse de sa douloureuse passion. Hostie éternelle, éternellement agréée « Ipse offerens et ipse oblatio ».

C'est par Lui que nous avons accès dans le sanctuaire diivn où il a pénétré, pour obtenir miséricorde pour nos péchés et pour glorifier Dieu éternellement.

« Per ipsum et cum ipso et in ipso est tibi Deo Patri Omnipotenti omnis honor et gloria ».

Nos frères protestants, si soucieux d'affirmer « le sacrifice éternel et parfait offert une seule fois par Notre Seigneur » (j'emprunte cette formule à une liturgie luthérienne) nous sauront gré de proclamer avec eux le sacrifice unique et éternel, le Christ demeurant éternellement le grand prêtre et la vivante hostie, immolée au calvaire, agréée au ciel.

Mais le Christ ne s'offre pas en sacrifice comme un individu séparé, fût-il le plus parfait des enfants des hommes et le seul qui pût plaire au Père. Il s'offre comme Nouvel Adam, chef de l'Humanité, son Grand Prêtre, tiré d'entre les hommes — « ex hominibus assumptus » — qui demeure lié à cette humanité, qui la porte tout entière en Lui, dans sa pensée, dans son amour, et, j'ose dire, dans son être même. ,

Tout ce que le Christ est, et donc tout ce qu'il fait, il l'est pour nous, il le fait pour nous, en notre faveur, parce que d'abord il le fait pour nous, en notre nom.

Il fait ce que nous ne pouvions pas faire de nous-mêmes, et non pour nous dispenser de le faire. Le Sacrifice, c'est l'humanité qui devait l'offrir à Dieu en s'arrachant au péché et en

s'unissant à Dieu. C'était impossible. Alors, Lui, embrassant l'humanité en son incarnation et en sa mort, il l'a fait pour que nous puissions le faire *en Lui* et *par Lui* en l'offrant Lui, l'Hostie pure, et en nous offrant avec Lui. C'est à ce prix que l'union voulue par Lui se réalisera, que nous serons *tous un,* vivant de sa vie et consacrés à Dieu avec Lui.

Mais comment le Christ réalise-t-il cette union avec nous ? Comment son sacrifice devient-il le nôtre selon l'exigence même du Sacrifice du Chef ? Comment la communauté de ses disciples, de ceux qui croient en Lui, s'approprie-t-elle le sacrifice rédempteur ? Comment communie-t-elle au sacrifice rédempteur pour devenir une seule hostie avec Celui qui est divinement agréé ?

Vous le savez, le Christ y a pourvu à la Cène, quand il a rassemblé une dernière fois ses apôtres. Dans ce repas d'adieux, au moment de la Pâque juive, qui évoquait l'Alliance, les promesses divines, la délivrance du peuple élu; tout cela qui était annonce, figure, est réalisé, accompli par le Christ qui se livre à la mort pour l'Alliance, pour la rémission des péchés.

C'est à la Cène que Jésus fait ostensiblement l'acte d'oblation par lequel il s'offre en vue de l'immolation prochaine, l'acte suprême de charité longtemps nourri secrètement dans son cœur. Et dans l'acte même où il s'offre, il fait, par anticipation, communier ses disciples à l'Hostie du sacrifice. Ayant rendu grâces au Père : « Prenez, mangez » dit-il à ses disciples en prenant le pain et en le rompant : « Ceci est mon corps ». Et de même avec le calice : « Buvez-en tous, ceci est le calice de mon sang ,de la nouvelle alliance, qui est répandu pour la multitude ».

Maintenant que le sang du Christ va être répandu, tout le vieux rituel sanglant est aboli. Mais, du rituel antique, de l'acte ancestral, le Christ retient, pour le transformer, ce qu'il avait de plus simple, de plus universel, de plus humain : le pain et le vin qui renouvellent la vie, qui étaient offerts à Dieu pour reconnaître en Lui l'Auteur de la vie, pour recevoir de Lui la vie, en commun, à la même table.

Mais ici, à la table du Seigneur, il s'accomplit un plus haut mystère de vie, mystère de vie nouvelle, de vie d'union au Christ et par lui au Père. Le péché était l'obstacle, le Christ s'offre en sacrifice pour la rémission des péchés, pour que, le péché étant détruit, l'union puisse se réaliser. C'est l'alliance nouvelle. Et

déjà il fait communier ses disciples à son sacrifice. Il les fait communier sous les signes du pain rompu et du vin répandu dans la Coupe. Pour Lui, Fils de Dieu, ce ne sont pas simplement, comme pour nous, des choses que l'on prend, que l'on utilise, qui demeurent extérieures à nous. Elles ne sont plus que pur moyen d'union, signes qui provoquent la foi, qui voilent et présentent en même temps ce qu'il veut être pour ses disciples : notre hostie, notre pain de vie. Sa volonté, dans son élan vainqueur de la séparation qu'est la mort, se porte vers le but de sa venue en ce monde, l'union parfaite. Le Christ fait communier ses disciples à son sacrifice et à sa vie « moi en vous, vous en moi ».

Ils sont là quelques disciples, mais c'est pour la multitude qu'il va répandre son sang, et tous ceux qui croiront en lui devront, pour constituer la communauté de ses disciples, communier à l'hostie du sacrifice et, pour cela la Cène du Seigneur sera célébrée jusqu'à la consommation des siècles : « Faites ceci en mémoire de moi ».

Maintenant le Christ est glorifié, le Christ est le prêtre éterner et l'Hostie éternellement agréée du Père. Sur terre, ses disciples s'assemblent en son nom pour la Cène du Seigneur qui est spirituellement présent à son Eglise assemblée. L'Eglise prie, elle rend grâces au Père par le Christ, et, fidèle à l'intention du Seigneur, par la vertu toujours opérante du Seigneur, elle consacre le pain, le vin, au corps et au sang du Seigneur glorifié. Ainsi l'Eglise présente au Père non plus du pain et du vin, prémices des fruits de la terre et du travail de l'homme; la pauvre offrande de la terre est portée par la prière consécratoire jusqu'à l'autel céleste, et alors elle n'est plus que le sacrement qui met à notre portée l'Hostie éternelle de notre salut. « Offerimus hostiam puram, hostiam sanctam, hostiam immaculatam ». Tous les disciples peuvent maintenant y communier et ainsi être incorporés au Christ.

Maintenant l'Eglise en offrant le Christ s'offre en Lui, communiant au corps vivifiant du Christ. Elle est un seul corps vivant de la vie du Christ.

« Unum corpus, multi sumus, qui de uno pane participamus». La multitude que nous sommes devient un seul corps en participant au même pain vivant qui est le Christ.

Ainsi le sacrifice de la messe se renouvelle, dans la diversité des lieux et la sucession du temps, pour l'humanité dispersée sur la terre, poursuivant sa marche de génération en gé-

nération. Mais tous ces sacrifices de l'Eglise se réfèrent totalement à l'Unique Sacrifice Rédempteur et l'Hostie est présentée par l'Eglise sous les signes sacramentels qui évoquent et figurent une immolation sanglante dont l'intarissable vertu est appliquée aux générations qui passent pour les conduire à la consommation céleste.

« O sacramentum pietatis, o signum unitatis, o vinculum caritatis ». O sacrement de l'amour, o symbole efficace d'unité, ô lien de charité. Celui qui veut vivre sait où est pour lui la source de vie; qu'il s'approche donc, qu'il croie, qu'il soit incorporé pour entrer en participation de la vie ». (St Augustin, in Joh. 6,14). L'Eglise peut maintenant prêcher l'Evangile à tous les peuples, s'adapter à toutes les civilisations, comprendre toute la diversité des âmes humaines. Cette diffusion catholique part de l'Unité pour embrasser la multiplicité. Cette diffusion va-t-elle détendre, jusqu'à le briser, le lien vital d'unité ? Non, parce que le principe unifiant qui est dans l'Eglise, qui la crée, qui la vivifie, qui la nourrit, est aussi la source de charité par laquelle elle embrasse la multitude humaine.

Et remarquez que cette unité du sacrifice chrétien et de la communion véritable au Christ se prête à la plus grande variété des liturgies, des langues, des formes de prière où se réflète la diversité de l'âme chrétienne; et nous pouvons concevoir que cette diversité, loin de se rétrécir avec la diffusion du Christianisme, s'élargisse encore.

Mais ces liturgies si variées célèbrent toujours le même sacrifice chrétien, procurent la même communion au Christ, en son Sacrement. Selon le beau texte du grand abbé de Cluny au XII[e] siècle, Pierre le Vénérable : « Un dans tout l'univers est le sacrifice chrétien car le peuple chrétien qui l'offre est un, unique le Dieu auquel il est offert, une la foi par laquele on l'offre, un cela même qui est offert : le Christ mort et ressuscité pour nous.... et unique encore la fin pour laquelle il est offert l'unité de son Eglise ». « Quam sanctificare, custodire, adunare et regere digneris, toto orbe terrarum » jusqu'à la consommation céleste dans l'unité.

*
**

Tout de même, direz-vous, dans sa diffusion à travers l'espace et le temps, cette belle unité primitive de l'Eglise, malgré la puissance unifiante du sacrement de l'Eucharistie ne s'est-elle pas brisée ? Et n'est-ce pas souvent la célébration de l'Eucha-

ristie, l'interprétation du mystère eucharistique qui divise les chrétiens ?

Et devant ce scandale de la division des chrétiens, pour retrouver l'unité sous la division, ne faudrait-il pas s'attacher à ce qui est commun à tous : la foi au Christ Sauveur et considérer comme secondaires les points qui les divisent et spécialement l'interprétation de l'Eucharistie ? Ce qui est pernicieux dans cette conception, ce n'est pas l'estime qu'on professe encore pour un élément de foi commun, c'est la pensée de réunir les chrétiens dans un minimum de plus en plus réduit, dont le critère est tout humain.

L'union véritable est l'œuvre du Christ qui nous fait communier à son sacrifice et à sa vie. C'est en communiant au Christ, centre et foyer d'union, dans son Sacrifice, que nous travaillerons plus efficacement, dans toute notre vie, à la réunion des chrétiens. C'est en vivant pleinement son sacrifice eucharistique que l'Eglise s'unifie davantage.

J'ose donc dire : c'est dans la mesure où nous, catholiques, nous retrouvons le sens plénier de l'Eucharistie — lien de charité, signe efficace d'unité — que nous retrouvons, dans le Christ, nos frères, malgré la séparation visible.

C'est aussi dans la mesure où, chez nos frères séparés, se maintient par la Sainte Cène le désir de communier au sacrifice rédempteur, se restaure le sens du mystère eucharistique, que le mouvement vers l'unité s'oriente et s'accélère.

De notre côté, reconnaissons-le humblement, nous avons encore beaucoup à faire, catholiques, pour bien connaître le sens de notre divine liturgie, pour que l'assistance à la messe devienne de plus en plus une participation, pour que le mystère de la présence réelle soit perçu dans sa liaison au sacrifice offert par l'Eglise universelle, à la communion au sacrifice rédempteur, pour mieux réaliser dans notre foi et notre pratique que, selon l'enseignement de nos pères dans la foi, la « res hujus sacramenti », la réalité invisible procurée par la communion au Christ, c'est l'unité du corps mystique.

Certes, une grande renaissance liturgique, à la fois sur le terrain historique et sur le plan pratique, se dessine depuis un quart de siècle. Elle est pleine de promesses pour le travail en vue de l'unité. Dans cette voie, nous avons à mieux connaître les liturgies des Eglises orientales, si admirables par l'élévation de leurs prières et leur sens du mystère, si fidèles dans la conserva-

tion des formes de la vie religieuse de l'époque patristique. Pensons-nous que les chrétientés d'Orient, quoique séparées du Centre de la catholicité depuis un millénaire, célébrant la sainte liturgie en leur langue, en leur rite, consacrent réellement le pain et le vin au Corps et au Sang du Christ, offrent le sacrifice, communient avec foi, dans le Sacrement, au Christ qui se donne à eux comme à nous ? En toute vérité, malgré la séparation qui demeure encore dans l'ordre hiérarchique, il y a, dans l'ordre sacramentel, la réunion effective dans le Christ. Oh ! si, de part et d'autre, nous vivions davantage ce mystère d'union, l'union sacramentelle et réelle au Christ mort et ressuscité pour nous triompherait de la séparation millénaire, des préjugés, des incompréhensions durcies par les siècles, et même des difficultés plus graves de l'ordre doctrinal.

Cette liturgie byzantine où dimanche dernier concélébraient des prêtres grecs, slave, ruthène et melkite, dans notre primatiale lyonnaise qui vit au XIII[e] siècle une réunion des latins et des grecs, réunion trop fugitive parce que trop liée au plan temporel et politique, cette liturgie catholique, qui est aussi celle des églises orientales séparées, de Grèce, de Russie, de Roumanie.... n'était-elle pas un témoignage vivant pour l'unité, une ardente supplication pour la réunion visible de tous ceux qui, par cette liturgie, communient au même sacrifice rédempteur ?

Nous abordons un sujet beaucoup plus délicat avec les églises protestantes. Elles ont, certes, conservé la célébration de la sainte Cène, si clairement enseignée dans le Nouveau Testament, mais pour elles — pour le plus grand nombre du moins — l'Eucharistie est un simple mémorial du sacrifice de la Croix qui rappelle la divine promesse de sauver ceux qui croient au Christ Sauveur, un signe expressif qui rappelle, mais qui ne donne pas réellement le Christ, pain de vie en son Sacrement.

Mais en parlant ainsi je simplifie à outrance, je marque le mouvement par lequel le Protestantisme s'est écarté, sur ce point capital, de la Tradition Catholique.

Vous ne serez pas étonnés que, dans cette conférence, je cherche plutôt à vous montrer que, même au sein des églises protestantes, le Christ Sauveur travaille à l'accomplissement de son dessein d'union et que la célébration de la sainte Cène, comme ils l'appellent, (et c'est un beau vocable), est un puissant instrument de travail dans les âmes.

Je rappelais, il y a un instant, l'enrichissement que nous pou-

vions recevoir de la connaissance des liturgies orientales; or, c'est un bienfait plus grand encore que l'orthodoxie orientale peut apporter aux églises protestantes, dans les rapports qu'a établis entre elles le mouvement œcuménique. C'est un pasteur protestant qui l'écrit : « L'orthodoxie a ouvert aux protestants les richesses vraiment traditionnelles de sa conception de l'Eglise que tout un jeu de circonstances rendait plus apte que le Catholicisme occidental à faire apprécier à ceux-ci (1) ». Ce qu'il dit du mystère de l'Eglise doit être dit aussi du sacrifice eucharistique.

Tout d'abord nous devons savoir que dans l'Anglicanisme un puissant courant dans la Haute Eglise restaure la liturgie traditionnelle avec la foi à la présence réelle du Sauveur dans le Sacrement; dès lors, l'acte liturgique où par la vertu du Christ Souverain Prêtre, l'Eglise présente sur l'autel l'Hostie de notre salut sous les espèces eucharistiques, est reconnu comme l'acte essentiel du culte chrétien, où l'Eglise s'approprie le sacrifice rédempteur pour y communier. La célébration de la sainte liturgie, en langue anglaise ou même, dans certains couvents d'inspiration bénédictine, en langue latine, ne le cède en rien en religieuse solennité à la liturgie Romaine, dont elle s'inspire ou même qu'elle suit.

Sans doute, direz-vous, mais que vaut cette célébration de la messe ? Que valent les ordinations anglicanes ? Il est vrai, le doute grave qui plane sur la validité des consécrations épiscopales et des ordinations, depuis qu'au XVI[e] siècle a été supprimé du rituel de l'ordination tout ce qui exprime le pouvoir essentiel du sacerdoce, qui est d'offrir le sacrifice, ce doute, que les Anglicans résolvent dans le sens de la validité, a été résolu pratiquement par le Pape Léon XIII, dans le sens de l'invalidité des ordinations anglicanes et donc de la célébration eucharistique.

Mais cette célébration n'en est pas moins animée par la foi la plus authentique au mystère eucharistique. Cette célébration liturgique se réfère au sacrifice chrétien qui est réellement offert par l'Eglise; de là leur célébration tire une grâce de communion au Sacrifice Rédempteur, et d'union dans l'offrande du sacrifice. Le mouvement vers l'unité puise incontestablement son élan dans la célébration de l'Eucharistie retrouvée comme un mystère d'unité.

---

(1) *Irénikon*, XV (1938, mai-juin) p. 234.

Un courant qui a la même convergence se dessine, plus récemment, au sein du Protestantisme luthérien, et aussi plus discrètement au sein du Calvinisme. D'abord, nous devons le savoir, Luther, tout en refusant de voir dans la messe le sacrifice offert par l'Eglise — ce qui serait, disait-il, faire injure à l'unique Sacrifice rédempteur du Christ, — a voulu conserver le dogme de la présence réelle, qu'il trouvait clairement enseigné dans l'Ecritur. Assurément le culte luthérien, par opposition au catholicisme, a dans la suite réduit le Réalisme sacramentel, et (j'emprunte ces paroles à la lettre d'un pasteur) : «la théologie protestante depuis la Réforme, surtout dans ces deux derniers siècles, a eu comme peur de s'arrêter à la doctrine du sacrifice, de l'approfondir. Il lui suffisait de parler du sacrifice du Christ, sans chercher davantage quelle plénitude de sens le sacrifice pouvait revêtir en l'incorporant à la doctrine de l'Eglise corps mystique du Christ; et cette doctrine reprend force depuis ces dernières années dans l'Eglise protestante ».

Ainsi, mes frères, est retrouvé le sens du Sacrifice éternel du Christ, qui devient le nôtre.« Lui en nous, nous en lui », dans la sainte Cène, et cela est affirmé par un approfondissement de leur foi et de leur vie chrétienne, que nous devons admirer. Une renaissance liturgique va de pair avec cette restauration doctrinale, provoquant chez les fidèles le désir de la communion sacramentelle au Christ Sauveur, de l'union dans le Christ de tous ceux qui croient en Lui (1).

---

(1) Le R. P. Charles, dans : *La robe sans couture*, p. 33, cite « je traduits en résumant un peu » dit-il) un Rapport présenté à l'Assemblée Générale du 1er Novembre 1922 de la Haute-Eglise d'Allemagne, sur la Sainte Cène et la Communion.

« Nous, gens de la Haute-Eglise, nous sommes les amis de l'Eucharistie. En cela, nous nous séparons de beaucoup de nos frères évangéliques qui ne conçoivent qu'un christianisme purement spirituel et sans sacrement. Et nous nous séparons aussi des symbolites suisses, qui ont supprimé en fait le sacrement de l'autel. Les réformateurs, même les luthériens, ont rejeté le sacrifice de la Messe des romains et ils ont négligé d'étudier suffisamment l'ancien christianisme pour y découvrir la vraie pensée d'une Eucharistie qui serait en même temps une offrande, un sacrifice. Le protestantisme n'est pas allé plus loin. Il est tout à fait sûr qu'il a perdu presque totalement l'intelligence même du sacrifice. Il n'a plus aperçu dans le culte de l'Eglise l'offrande véritable et réelle faite à Dieu. Depuis la Réforme quatre siècles ont passé. Nous pourrions donc être devenus plus calmes et examiner « Sine ira et studio » la question de l'Eucharistie comme sacrifice. Quel est le résultat de cet examen ? Le voici : l'Eucharistie n'est pas seulement un sacrement, elle est aussi un sacrifice, non pas sans doute dans le sens où l'entend l'Eglise romaine, non pas comme un sacrifice

Et assurément cette restauration ne saurait suppléer à l'absence du Sacerdoce pour cette célébration. Mais pourrions-nous penser qu'elle n'est pas inspirée par l'Esprit du Seigneur, qu'elle n'est pas entendue cette supplication que je lis dans un texte de la liturgie luthérienne, et qui est la traduction du vieux canon romain : « Nous te prions pour ton Eglise universelle, te suppliant de lui donner la paix, de la protéger, de l'unir, de la gouverner par toute la terre » ?

*
**

Nous croyons que l'Eglise est une, sainte, catholique et apostolique, qu'elle a son centre visible dans le siège apostolique romain, dans le vicaire du Christ, successeur de Pierre. Mais nous demandons à Dieu en offrant le Saint Sacrifice d'unifier son Eglise. L'Eglise est une et nous demandons à Dieu de l'unifier. Cette unification c'est surtout la réunion dans l'unité visible, dilatée et resplendissante, de tous ceux qui croient en Notre Seigneur Jésus Christ et qui déjà par leur foi et leur baptême sont sacramentellement incorporés au Christ.

Quelles conséquences pratiques tirer de là, mes frères ? D'abord, nous devons justement faire nôtre cette prière de l'Eglise exprimée dans le canon de la messe. Remarquez que ce n'est pas une intention particulière, l'objet de cette prière est la fin pour laquelle le sacrifice est offert : l'unification de plus en plus plénière de son Eglise : Lui en nous, nous en Lui, afin que nous soyons un en Lui. Et dans nos communions dilatons notre âme jusqu'à l'amplitude de l'amour et de la volonté de notre Sauveur.

---

d'expiation, mais enfin elle reste un vrai sacrifice d'oblation, et le catéchisme romain a vu clair et a parfaiteemnt résumé la question, quand Il a dit : *omni sacrificii vis in eo est ut offeratur.*

La consécration et l'oblation sont un seul et même acte liturgique et l'une et l'autre ne sont intelligibles qu'en fonction de la présence réelle. C'est donc la messe qui est le centre même de tout le culte et de toute la vie de l'Eglise, et la communion demeure la forme la plus haute de l'adoration ».

Ces dernières propositions sont une affirmation rigoureusement exacte de la théologie du sacrifice de la messe, tandis que l'opposition, maintenue quelques lignes plus haut contre la doctrine de l'Eglise romaine porte à faux. La messe n'est pas un nouveau sacrifice d'expiation. Nos péchés ont été expiés par le Christ à la croix. Mais c'est à la messe que nous offrons le Christ, afin que la puissance de sa grâce descende de Lui en nous.

Nous y serons fidèles, si nous avons mieux réalisé pendant cette octave que la division des chrétiens est comme une plaie ouverte au flanc du grand corps vivant de l'Eglise. Si nous faisons partie de ce corps, est-ce que nous ne devons pas souffrir de sa blessure ? Jusqu'à présent, nous catholiques, nous avons surtout péché par indifférence à cet égard. Que la grâce de cette octave soit surtout pour vous (qui l'avez suivie avec assiduité et piété) de secouer cette indifférence et de répondre par une ardente prière à l'appel du Cœur de Jésus : « Sint unum ».

L. RICHARD.

SPLENDEURS BYZANTINES

Liturgie du temps de Justinien

Une hymne — Un poète

Nous nous étonnons quand nous lisons que les Byzantins restaient des heures dans les églises, que les pannychies (1), j'allais dire, perçaient la nuit entière, témoins et du soleil qui se couche et du soleil qui se lève. Passe que dans un monastère on récite des Matines qui englobent les cent cinquante psaumes (2), mais les simples fidèles... C'est que nous ignorons combien variés étaient leurs offices, combien opulentes leurs cérémonies. Plusieurs qui ont assisté à un morceau de messe russe dans une église de rencontre, s'extasient; mais cela donne-t-il une idée de la liturgie de Sainte-Sophie de Constantinople dans sa bonne époque ?

Prenons la superbe basilique au moment où Justinien vient de la relever après son effondrement (3). La voici : son immense dôme dresse au-dessus de nos têtes son ampleur prolongée par les deux demi-coupoles du chœur et de l'entrée. C'est la nuit, les candélabres aux lampes innombrables versent un jour éclatant (4); il reste ici et là des profondeurs d'ombre qui creusent comme des abîmes. Les mosaïques toutes fraîches (5) montrent au-dessus du peuple qui se presse un autre peuple avec des ailes et des couronnes, remplissant une sphère plus haute et plus glorieuse. Les ors scintillent aux chapiteaux des colonnes, aux

---

(1) Pannychies, veilles qui durent toute la nuit.

(2) Ainsi au monastère du Sinaï, du temps de saint Nil.

(3) Par ex. vers 540.

(4) La splendeur des lumières est ce qui frappe le plus la moniale espagnole Ethérie dans les cérémonies de Jérusalem, (vers 394) Cf. *Peregrinatio Sylviae,* Corpus Viennense, Vol. 39, pp. 63 ,73, 77, 83.

(5) A cette époque on ne peut parler d'éclat, les mosaïques se faisaient en tons sobres où dominaient les bleus. Les détails de la phrase suivante ne sont pas des imaginations, chacun pourrait être appuyé par un texte. Qu'on compare si l'on veut la description que donne de Ste Sophie Ch. Diehl dans son *Justinien.*

angles des corniches, aux décors de l'iconostase, aux gradins de l'autel. Sur le moiré de la nacre et des métaux polis, les pierreries ajoutent leurs étoiles. Les matines ont commencé depuis longtemps, le peuple goûte ces psaumes dont il comprend la langue, dont il sait par cœur de longs passages, souvent chantés avec des reprises qu'il exécute lui-même; et dont le rythme, accentué par les sandales de bois du coryphée en costume éblouissant, guide les mélopées des vingt-cinq chanteurs, vingt-cinq artistes, placés sur deux rangs au milieu de la nef.

Mais voici la pièce principale, le *contakion*. Il y a quelques années, vers 532, est venu de Beyrouth de Syrie un mélode réputé (6), un converti du judaïsme, d'abord fonctionnaire, et d'un rang élevé (7). Devenu diacre, il s'est fait une réputation en inventant ce nouveau genre, remaniement des odes d'Ephrem et de Narsaï — une courte épopée où il développe une scène de l'Evangile. C'est lui, c'est Romanos qui chantera aujourd'hui. Son premier essai à N.-D. du Kuros a passé pour un miracle. C'était la Nativité :

« La Vierge aujourd'hui
Enfante l'être suprême ».

Tout à l'heure, ce sera le reniement de saint Pierre. La mélodie n'est pas un monologue vide; devant l'iconostase, entre les chantres, voici une scène presque aussi élevée que l'ambon où se placera le chanteur. En même temps que se déroulera la poésie, des acteurs mimeront par des tableaux vivants évolués le récit que la parole dramatise déjà. L'auditoire est en intime communication avec son chanteur préféré et, selon que l'hymne louera ou blâmera, résonneront les applaudissements ou les huées. Mais le voici qui monte dans l'ambon, un peu à gauche; sa silhouette frêle est encadrée par les colonnettes qui portent arrondi au-dessus de sa tête l'abat-voix fait de plaques d'or cintrées.

---

(6) Mélode, auteur des paroles et de la musique.

(7) Romanos, découvert par un français, le cardinal Pitra, a été l'objet de travaux considérables en Allemagne. Krumbacher et Maas entre autres y ont attaché leur nom. En 1930 et 1937 deux Italiens, Cammelli et Mioni l'ont fait connaître à leur pays en traduisant ou éditant une vingtaine de ses hymnes.

Tous ceux qui l'ont abordé le reconnaissent comme le *Roi des mélodes*, titre que lui a décerné le P. Bouvy, assomptionniste, dans sa thèse de doctorat.

Il est pourtant ignoré en France. L'article qui suit voudrait faire aimer cet inconnu.

PROLOGUE (1)

O bon Pasteur,
qui exposas ta vie,
pour tes brebis,
— Hâte-toi de sauver,
O saint, ton troupeau.

STROPHES (2)

Elevons nos pensées,
enflammons nos âmes,
n'éteignons pas l'esprit;
par l'élan tenons-nous en haut
et cherchons à compatir
promptement avec l'impassible;
congédions tout autre
raisonnement soucieux
et serrons-nous près
du crucifié.
Allons tous, je vous prie,
avec Pierre
dans ce qui fut la cour
de Caïphe :
nous crierons au Christ
les paroles de Pierre :
même si tu montes sur le bois,
même si tu descends dans la tombe,
avec toi nous souffrirons et mourrons
et nous chanterons :
— Hâte-toi de sauver,
O saint, ton troupeau (3).

Non sans motif nous rappelons
Pierre, ô amis du Christ;
c'est afin d'imiter
l'affection de l'ami,
non la vilenie du reniement
ou la fuite lâche.
Car d'amour Pierre
bouillant tout d'abord,
fut refroidi par la peur
en peu de temps :
pourtant, en accueillant
sa bonne volonté,
le Christ reconnut
sa misère;
connaissant bien la faiblesse
de notre pauvre nature,
qui, par tout souffle
roseau agité,
tremble au moindre danger
et qui s'exclame :
— Hâte-toi de sauver,
O saint, ton troupeau.

— « Que dis-tu ? ô mon Maître,
répète le disciple,
je te renierai !
Je t'abandonnerai, te lâcherai !
et j'oublierai ton appel
et l'honneur à moi fait !
Je suis encore tout remué !
Ne m'as-tu pas lavé les pieds ?
et tu dis, ô Rédempteur,
que je renierai ta personne !
Je me représente encore, Sauveur,
comment tu portais le bassin,
comment tu t'avançais
vers mes pieds,
toi qui portes la terre,
toi qui soutiens le ciel :
des mains dont tu m'as créé,
voilà que tu me lavais les pieds !
et tu dis que je te renierai
et que je ne crierai plus :
— Hâte-toi de sauver,
O saint, ton troupeau ».

— « J'ai encore, ô Impeccable,
j'ai encore, ô Eternel,
le goût de ton festin :
je l'ai dans la bouche...
et comment pourrais-je
renier ton cadeau ?
Si je devais, hélas ! devenir
traître, moi, ton prêtre,
mieux vaudrait pour moi
la mort que la vie;
si vraiment je dois oublier
le mystère
que je sais et que j'ai vu,
que je vois encore,
Il vaut mieux que sur l'heure
je coure vivant à l'enfer.
Que ma langue maintenant
se fige à mon palais
si je dois te méconnaître
et cesser de crier :
— Hâte-toi de sauver,
ô saint, ton troupeau. »

(1) Voir les notes après ce texte p. 7

Après ces paroles,
celui qui a créé l'homme
répondit à Pierre : (4)
— « Que me dis-tu, mon ami ?
tu ne me renieras pas,
tu ne me rejetteras pas ?
Moi aussi je le voudrais
mais ta foi n'est pas ferme
et tu résistes mal
aux épreuves.
Combien il s'en est peu fallu
que tu ne sois englouti,
si je n'avais tendu
la main vers toi.
Ainsi que moi sur la mer
tu progressais,
mais de suite tu chancellas
et vite tu enfonçais :
rapidement je t'ai prévenu
qui disais et criais :
— Hâte-toi de sauver,
ô saint, ton troupeau. »

— « Et voici que je t'affirme (5)
qu'avant que le coq chante
trois fois tu me décevras,
et, engloutissant ton âme,
aussi profond que les flots
trois fois tu me renieras.
Mais alors tu gémiras,
tu pleureras et me retrouveras
sans que je te donne la main.
Cette fois prenant la plume, (6)
je commence à écrire
— « libération pour tous
les enfants d'Adam ».
Cette chair que tu vois
me sert de papier,
c'est mon sang qui est l'encre
dont je lave et dont j'écris,
distribuant un don pérenne
à ceux qui s'écrient :
— Hâte-toi de sauver,
ô saint, ton troupeau ».

— « Maintenant, ô Eternel,
(ainsi Pierre répliqua)
maintenant que tu as fixé
combien de fois je renierai,
moi aussi je t'indique,
ma pensée, Sauveur,
Bien que tu la saches
avant que je parle, ami des hommes,
pourtant je te montrerai
mon sentiment :
Devant les anges et les mortels,,
devant toi, le créateur,
des êtres d'en haut et d'en bas,
je le déclare à cette heure :
Quand il me faudrait mourir,
je ne te renierai pas, ô Rédempteur ;
avec toi je veux vivre,
sans toi je ne peux pas vivre :
Pourquoi voir le soleil
sinon pour crier :
— Hâte-toi de sauver,
ô saint, ton troupeau. »

Par excès de zèle,
l'apôtre
se mêle à la foule,
il entre avec hardiesse :
et venu dans la cour,
il voit là
le feu qui brûle,
les gens assis autour,
le Christ comparaissant
devant le prêtre.
Endolori par ce malheur
déjà il pleure,
il se frappe la poitrine,
et se dit en silence :
— « Tu es lié, ô Christ,
tu subis et tu es fort,
ton visage se couvre de crachats ;
et devant, cachent leur face
les Séraphins frissonnants et
ils s'écrient : [tremblants ;
— Hâte-toi de sauver,
ô saint, ton troupeau. »

— « On te frappe, ô mon Maître,
et je vis et je suis proche,
on t'injurie, ami des hommes,
et la terre le voit et le tolère :
Elle ne s'ouvre pas pour engloutir
ceux qui t'accablent.
On se moque de toi et le ciel
regarde et ne se replie pas ;
ceux qui l'habitent
ne se révoltent pas ;
Michel ne s'irrite pas
pendant qu'on te rudoie,

il ne brûle ni n'incendie
ceux qui sont sur la terre.
Gabriel patiente
et ne consume pas tes ennemis !
Voilà que toutes les puissances,
celles d'en haut, se taisent.
moi du moins je frissonne,
je m'afflige et je crie :
— Hâte-toi de sauver,
ô saint, ton troupeau. »

Quand il eut dit ces choses,
Pierre s'arrêta,
et de stupeur saisi
n'ajouta plus rien.
mais celui qui se taisait prudemment
de suite parla méchamment,
afin que se montrât la vérité
du Christ Vérité.
et que se révélât menteur
tout fils de la terre.
Qu'allons-nous dire, frères ?
que le créateur
afin de paraître véritable,
fit renier Pierre ? (7)
Que jamais il n'arrive
que je parle ainsi du Christ !
Voici ce que je pense :
qu'il prévoit tout,
qu'il garde et prémunit
ceux qui s'écrient :
— Hâte-toi de sauver,
ô saint, ton troupeau.

Pour un moment Pierre se tut,
comme nous avons dit :
il calma un peu
son agitation
et s'assit un instant
pensif et malheureux.
Mais une servante
le contempla ;
elle circula
autour du disciple,
de haut en bas avec soin
l'examina ;
puis ayant achevé
fit la remarque :
— « Et toi, pour sûr tu étais
avec le Galiléen. »

Pierre répondit :
—« Je ne sais pas ce que tu dis ;
j'ignore celui que proclament
ceux qui s'écrient :
— Hâte-toi de sauver,
ô saint, ton troupeau. »

O apôtre tu as perdu
ton courage bien vite !
une fille te met à terre !
Allons, debout ! relève
et recouvre ta force première
comme un athlète.
Tu n'as pas engagé la lutte
avec quelqu'un de bien fort !
comment es-tu renversé
par une simple parole ?
une fille s'est avancée, toute petite,
laquelle peut-être
sans attention a dit,
ce qu'elle a dit.
Attérré de son étourderie
comme d'un rugissement
tu lui as déclaré :
« Je ne sais pas ce que tu dis. »
Une péronnelle t'a effrayé
et tu n'oses plus t'écrier :
— Hâte-toi de sauver,
ô saint, ton troupeau,

Le disciple estimant
que la domestique
est pour l'intérieur,
quitte la cour,
et, se dirigeant vers le portail,
tombe là aussi,
car une autre domestique,
s'approchant, comme il est écrit,
de ceux qui se chauffaient,
s'exprima ainsi :
« Cet individu là-bas
était avec le Nazaréen,
c'est un habitué
et cela se voit. »
A ces paroles Céphas
répondit troublé :
— « Je ne connais pas cet homme,
je ne sais qui il est.
Je ne connais pas l'homme
dont parlent ceux qui disent :
— Hâte-toi de sauver,
ô saint, ton troupeau. »

Tu ne connais pas cet homme,
ô Pierre, tu le dis ?
tu ne connais pas l'homme !
à moins que tu ne veuilles dire
que tu ne connais pas l'homme seul
mais aussi le Dieu.
à moins que tu n'essaies
,d'apprendre à ces sans-loi
que le crucifié
est un Dieu.
Car s'il a souffert en chair, (8)
le Dieu sans chair
portant la chair
est venu de Marie.
Mais certes il est Dieu
et ne meurt pas mourant en chair
ce que l'on voit c'est sa défaite.
mais ce qu'on ne voit pas
ne se montre à personne
sinon à ceux qui crient:
— Hâte-toi de sauver,
ô saint, ton troupeau.

Nous te chantons, ô Maître
car il est bon de chanter;
nous te célébrons, ô saint,
parce que tu as souffert.
Et Pierre qui n'a rien enduré
t'abandonne.
Tu étais flagellé
et Pierre te reniait
sans rien souffrir,
lui, le disciple;
déjà deux fois renversé
par des femmes,
la troisième fois il est
vaincu par des hommes.
De fait peu après,
quelques-uns s'approchant
s'en prennent à Pierre
et il nie avec serments...
de suite le coq le blâme,
et Pierre s'écrie :
— Hâte-toi de sauver,
ô saint, ton troupeau.

Pierre entendant le coq
donner de la voix,
de suite émit
gémissements et larmes :
— « Hélas ! hélas ! où aller, où me
[mettre ?
où oser me montrer ?
Que dire, à qui parler ?
que prendre, qu'abandonner ?
que faire, que laisser faire ?
que supporter ?
comment pleurer mes plaies,
la première, la deuxième ?
puisqu'une triple douleur
m'assaille.
Trois fois le rusé
a surpris mon imprudence :
d'une flèche invisible
je suis visiblement renversé.
Comment, gonflant mon esprit
n'ai-je pas crié :
— Hâte-toi de sauver,
ô saint, ton troupeau. »

— « Tu es ma force et ma gloire,
ô ami des hommes
ne m'abandonne pas. »
Ainsi parlait Pierre pleurant
quand il reparut parmi
les disciples du Sauveur.
Il mit les mains
sur sa tête, (9)
— « Hélas . s'écria-t-il,
serviteurs du Christ,
voici que j'ai accompli
la prophétie du Christ
à propos du reniement.
j'ai renié trois fois.
Pleurez avec moi,
et dites avec larmes,
où est l'amour et le zèle,
où la foi et le jeûne ?
Jusqu'où as-tu enflé ton orgueil ?
et tu n'as pas crié :
— Hâte-toi de sauver,
ô saint, ton troupeau. »

Le miséricordieux est vaincu
par les sanglots de Pierre
il lui mande son pardon;
car en parlant au larron
il fait allusion à Pierre
du haut de la croix.
— « O mon cher voleur,
sois avec moi aujourd'hui
puisque Pierre
m'a abandonné :

ensemble, à lui et à toi,
et à ceux qui me cherchent
j'ouvre mes entrailles,
car je suis l'ami des hommes.
En pleurant, ô voleur,
tu me dis : souviens-toi de moi :
et Pierre en gémissant dit :
Ne m'abandonne pas. (10)
J'accueille donc toi et Pierre,
et ceux qui crient :
— Hâte-toi de sauver,
ô saint, ton troupeau.

— « Personne n'est sans péché,
personne n'est impeccable,
ne méprisez personne.
Moi seul, suis sans tache,
aussi à tous je dispense
le don de la grâce.
Quelqu'un demandera peut-être
d'où vient, ô homme
que fut relevé
Pierre tombé ?
Je vous montre par qui
exactement
le don fut départi
à Pierre alors.
Ecoutez la voix de l'ange
s'adressant aux femmes :
quand vous parlerez aux autres,
dites aussi à Pierre :
Ne crains pas, dit le maître,
crie seulement :
— Hâte-toi de sauver,
ô saint, ton troupeau.

Lève-toi, ô disciple,
et accueille le Seigneur
qui accourt vers toi
du tombeau comme d'un lit nuptial,
car par moi, son ange,
il te fait avertir :
— « Dites maintenant à Pierre :
ne désespère pas du pardon,
mais prie afin d'éviter
la tentation. »
Que personne donc ne ressasse
qu'à Pierre
ne fut pas pardonnée
alors sa chute.
C'est pour pardonner
que le Christ est venu au monde;
c'est pour pardonner
qu'il fut cloué à la croix;
c'est en pardonnant qu'il accepte la mort
pour tous ceux qui crient :
— Hâte-toi de sauver,
ô saint, ton troupeau. (11)

Le Traducteur,
C. Chevalier. S. J.

NOTES SUR LE TEXTE

(1) Les hymnes de ce genre sont toujours précédées d'un prologue qui annonce le refrain, — ici, les deux derniers vers. Répété par la foule, il sert beaucoup à établir une communication sympathique entre le chanteur et l'auditoire. Le refrain a un ou deux vers, on en trouve, mais rarement de quatre lignes. Parfois se lisent deux et trois prologues, c'est qu'alors l'hymne chanté en différentes circonstances, demandait une introduction différente. Le prologue est écrit sur un rythme et une mélodie à part.

(2) A partir de la première strophe, la mesure est conservée partout la même. Le modèle de la strophe est appelé hirmus. La scansion de ces strophes ou tropaires n'est plus basée sur la quantité, le sentiment s'en était perdu au sixième siècle; ce qui compte, c'est le nombre des syllabes, comme en français, et l'accent.

Ces strophes, assez longues, enferment environ 20 vers. Ici nous avons 22 vers avec deux repos au 6e et au 14e vers. 6 + 8 + 8.

(3) Le refrain, il faut l'avouer, est amené plus d'une fois d'une

manière forcée. Du reste nous n'avons pas choisi la plus parfaite des hymnes de Romanos : nous voulons donner une sincère idée du genre.

(4) Nous avons parlé dans l'introduction des jeux de scène accompagnant le chant : on voit combien cette alternance de parties dialoguées y prête. L'existence de ces jeux muets n'est insinuée à notre connaissance que par un mss. de Moscou; elle n'est donc pas absolument sûre. On devine combien cet ensemble, splendeur de l'architecture et des illuminations, chant d'un artiste célèbre, tableaux vivants, magnificence des costumes du clergé, devait produire d'effet. La musique grecque d'alors était pleine de nuances et les voix formées avec soin dans des sortes de conservatoires. A notre avis la difficulté de trouver un chanteur capable de captiver l'auditoire pendant la demi-heure que durait le contakion fut une des raisons qui amena la décadence de ces pièces de magnificence. Le genre ne dura guère que 150 ans et fut remplacé par le canon d'une exécution plus simple. Le canon est encore en usage aujourd'hui.

(5) Une des particularités que la traduction fait disparaître est l'acrostiche : les premières lettres de chaque strophe font une phrase, et qui souvent contient le nom de l'auteur. Ici nous avons :

TOU TAPEINOU ROMANOU AINOS.
Récit du pauvre Romanos.

(6) Personne ne donnera la fin de cette strophe comme un modèle de goût.

Par contre l'adjuration, impertinente pourtant, de Pierre dans la strophe suivante est d'une grande majesté, et l'ironie vis-à-vis de Pierre vaincu, quelques strophes plus loin, est singulièrement vive.

(7) Romanos n'est pas un théologien, aussi passe-t-il rapidement. Il vaut par l'imagination et la sensibilité, c'est ce que demande le genre.

(8) Ces jeux par la répétition du même mot, se trouvent assez souvent dans Romanos. Je lis par ex dans l'hymne de la Résurrection :

Une *pierre* était sur la tombe,
pierre était le dedans du sépulcre
et *pierre* devinrent les gardes,
quand ils virent l'ange assis sur la *pierre*.

(9) Geste encore usité en Orient et qui indique qu'on se reconnaît responsable.

(10) De la similitude des sentiments, Romanos conclut à la similitude du pardon. Malgré son souci d'analyser les détails de l'évangile, le poète n'a pas vu la profondeur du « Respexit Petrum ».

(11) Le poète, en prêtre zélé, a souci de laisser ses auditeurs sous l'influx élargissant de la confiance.

L'ACTUALITÉ RELIGIEUSE

Racisme et Christianisme (1)

Depuis quelques années, la question du racisme fait couler beaucoup d'encre en France et à l'étranger. On sait qu'en Allemagne hitlérienne il est devenu un dogme d'Etat ou mieux une religion d'Etat; on regarde cette doctrine comme une révélation nouvelle tout à l'opposé de la révélation chrétienne. L'Italie fasciste, sous l'influence des dirigeants de Berlin, lui a donné l'hospitalité. Ailleurs, cette erreur tend à s'étendre sournoisement, même en France, du moins sous la forme de l'antisémitisme.

Le Saint Siège, justement ému de la gravité de ces erreurs et de leurs conséquences, a élevé la voix et a condamné, dans un nouveau *Syllabus,* huit propositions racistes. On se rappelle que le 13 avril 1938 la S. Congrégation des Séminaires et des Universités enjoignait « aux Universités et aux Facultés catholiques d'appliquer tout leur effort et leur activité à défendre la vérité contre l'envahissement de l'erreur » raciste et donnait la liste de huit propositions insoutenables (2).

La même année, les 15, 21 et 28 juillet, le Souverain Pontife affirmait qu'il y a opposition radicale entre l'esprit raciste et l'esprit chrétien. Les mois suivants, les évêques du monde entier, faisant écho aux directions du Chef suprême, réprouvaient les mêmes doctrines (3).

Qu'est-ce donc que le racisme et comment faut-il le juger ?

(1) Voir *Ami du Clergé,* 30 juin 1938. *Nouvelle Revue théologique,* février 1939; Lucien Valdor, *Le Chrétien devant le racisme, in-12, Paris* Editions *Alsatia* (1939); Robert d'Harcourt, Yves de la Brière, Albert de Lapparent, Ernest Seillière, *Racisme et christianisme,* in-12, Paris 1939. On trouvera d'autres indications bibliographiques dans ces travaux et au cours du présent article.

(2) Le texte est dans *Racisme et christianisme,* p. VIII-X.

(3) *Nouvelle Revue théologique,* février 39, p. 232-235.

I. — Qu'est-ce que le racisme ?

Origine. — Le racisme, qui devait plus tard engendrer la haine de la France, a pour auteur un Français, le comte Arthur de Gobineau. Il a exposé ses idées, dont il ne prévoyait pas les conséquences, dans 4 gros volumes (1853-1854) : *Essai sur l'inégalité des races humaines.* Cet amateur, qui n'avait aucune compétence scientifique, a bourré ses livres d'affirmations énormes, « effrontées », fantaisistes qu'on a pu appeler « oracles de visionnaires » et que personne, à l'époque, ne prit au sérieux.

S'il faut en croire ce prétendu savant, l'humanité aurait été formée à l'origine de trois races bien caractérisées : la blanche, la noire, la jaune, dont les attributs étaient immuables, à condition de ne pas pratiquer le métissage. Les blancs auraient habité au début de l'ère historique sur le plateau du Pamir, en Asie centrale. Une branche de cette race a subi moins que les autres, les déchets du métissage; c'est la race aryenne. Celle-ci est supérieure à toutes les autres; elle est non seulement plus belle, mais plus énergique, plus intelligente. Les autres branches de la race blanche se sont dégradées, en pratiquant le métissage dans des proportions énormes. Cependant on trouverait en Scandinavie et en Angleterre des ilots non contaminés.

Quelques années plus tard, un autre Français, Georges Vacher de Lapouge reprit plusieurs de ces théories aventureuses et les poussa plus loin. Il identifia notamment les aryens avec les dolicocéphales blonds, au crâne allongé (selon l'étymologie du mot): ce sont les Anglo-Saxons. Les brachycéphales au crâne rond, c'est-àdire les Celtes, et les Latins (Italiens, Espagnols. habitants du sud de la France, Autrichiens, Bavarois) seraient nettement inférieurs. Le progrès de la civilisation devrait consister à pratiquer l'eugénisme, à favoriser le développement des dolicocéphales, à les prémunir contre toute contamination, au besoin en stérilisant les brachycéphales.

Vacher de Lapouze trouva des admirateurs et des disciples en Allemagne. Il faut citer notamment Houston Stewart Chamberlain, Anglais de naissance naturalisé Allemand, et le Dr Woltmann qui vulgarisèrent ces doctrines de l'autre côté du Rhin. Les voies étaient ainsi préparées au racisme du IIIe Reich.

Le IIIe Reich s'est chargé de tirer les conclusions pratiques que comportent les théories qui viennent d'être résumées et les a appliquées avec une ténacité qu'on peut appeler

féroce. La doctrine a été exposée dans de nombreux ouvrages. Trois méritent une mention spéciale : *Mein Kampf* de M. A. Hitler, *Le mythe du XX^e siècle* par M. de Rosenberg (1) et *La science des races du peuple allemand* du professeur Hans K. Günther (2).

Essayons de résumer les dogmes de cette religion nouvelle.

1° Il y a sur la terre des familles homogènes appelées races. « Elles se distinguent non seulement historiquement, mais physiquement, par la structure de leur corps, par la qualité de leur sang. A ces différences corporelles correspondent des dispositions spirituelles, morales, religieuses, culturelles pareillement raciales. Car l'âme est l'efflorescence du sang et la civilisation avec tout ce qu'elle comporte de même (3) ».

2° Il existe une hiérarchie des races. « Il y a des races supérieures et des races inférieures, des races aristocratiques et des races esclaves, les une faites pour commander, les autres pour obéir. Cette hiérarchie n'est pas un produit de l'histoire; elle est donnée une fois pour toutes; on ne peut rien y changer (4) ».

3° Quelle est cette hiérarchie ? Les racistes ne s'entendent pas entre eux; chacun met au sommet la race à laquelle il croit appartenir : il y a les racistes noirs, les racistes jaunes, les racistes blancs. Les Allemands proclament la supériorité

---

(1) M. Hitler n'a pas besoin d'être présenter au lecteur. M. de Rosenberg est un nationaliste exalté, antidémocrate, socialiste antimarxiste, comme son chef. Ce sectaire, aussi fanatique qu'érudit, a voué une haine satanique à l'Eglise, surtout à l'Eglise romaine qu'il rend responsable de la ruine de la civilisation. Pierre Grosclaude a résumé et cité souvent mot à mot son principal ouvrage, cf. *Alfred Rosenberg et le mythe du XX^e siècle*, Paris, 1938.

(2) *Rassenkunde des deutschen Volkes*, Munich, 1936.

(3) *Nouvelle Revue théologique*, février 1939, p. 162 - *Ibid.*, p. 162-163.

(4) « De temps en temps, les journaux illustrés mettent sous les yeux de nos bons bourgeois allemands le portrait d'un nègre qui, en tel ou tel endroit, est devenu avocat, professeur... Cette bourgeoisie en décadence n'a pas le plus léger soupçon du péché qu'on commet ainsi contre la raison; car c'est une folie criminelle que de dresser *un être qui est par son origine un demi-singe*, jusqu'à ce qu'on le prenne pour un avocat Car il *ne s'agit là que d'un dressage, comme pour un caniche* ». Hitler, *Mein Kampf*, p. 478, 479, cité dans *Chronique Sociale de France*, 15 mai 1939, p. 352.

A rapprocher de la première proposition condamnée : « Les races humaines, par leurs caractères naturels et immuables, sont tellement différentes que la plus humble d'entre elles est plus loin de la plus élevée que de l'espèce animale la plus haute ».

de la race nordique ou aryenne et l'infériorité de la race juive ainsi que l'incompatibilité de l'une avec l'autre. Partout, disent-ils, où s'est développée la race nordique, race blonde aux yeux bleus, la civilisation s'est épanouie; au contraire, là où elle a succombé par les mélanges avec d'autres races, notamment les races asiatiques, surtout sémitiques, la barbarie s'est installée (1).

4° La race nordique ne subsiste nulle part à l'état pur. M. de Rosenberg croit reconnaître en Allemagne 5 types de races différentes; « mais c'est, dit-il, le sang nordique qui est prédominant et qui a façonné avant tout la vie allemande. Cette supériorité de la race nordique constitue un véritable ciment qui fait l'unité de la nationalité allemande (2).

5° Le mélange des races a pour résultat de les abâtardir, ainsi que le montreraient l'histoire et la biologie. « L'histoire montre, avec une clarté effrayante, qu'à chaque mélange de sang aryen avec du sang de race inférieure, le résultat a été l'absorption de la race supérieure (3) ».

De là dérive la nécessité de conserver pur le sang de la race, car la loi du sang règle la destinée de la race, ainsi que M. de Rosenberg le répète à satiété. Il écrit : « Aujourd'hui une nouvelle foi surgit : le mythe du sang. Une foi qui, avec le sang, sauvegarde l'essence divine de l'homme; une foi basée sur cette évidence que le sang nordique représente le mystère qui dépossède et remplace les anciens sacrements (4) ».

M. Hitler avait dit avant lui : « Il n'y a qu'un seul droit de l'homme qui est en même temps le plus sacrée des devoirs : faire tout pour préserver la pureté du sang... Un Etat raciste doit avant tout faire sortir le mariage de l'abaissement où l'a plongé une continuelle adultération de la race et lui rendre

---

(1) Hitler : « Seul l'aryen est le créateur d'une plus haute culture humaine... Il est le Prométhée de l'humanité... L'aryen fournit les matériaux et les plans de tout progrès humain ». *Mein Kampf*, p. 317-318. Voir aussi Rosenberg, dans Grosclaude, p. 21 et s., 34, 40. « Seule la race nordique est créatrice... le monde lui est redevable de tout ce qui s'est fait de bien et de beau ».

(2) Grosclaude, p. 115.

(3) Hitler, cité dans *Nouvelle Revue théologique*, p. 164. Le tableau que M. de Rosenberg trace de l'histoire de l'Europe et de l'univers, tend à démontrer cette thèse.

(4) *Mythe*, p. 114, cité par *Chronique sociale de France*, 15 avril 1939. p. 285. Voir Crosclaude sur le rôle de la femme qui est de maintenir la pureté de la race, p. 102, 105, 119.

la sainteté d'une institution destinée à créer des êtres à l'image du Seigneur et non des monstres qui tiendraient le milieu entre l'homme et le singe (1) ». Et encore : « Le péché contre le sang et la race est le véritable péché de l'univers; il voue à la mort l'humanité qui l'a commis(2) ».

Réalisation du programme. — Puisque la race germanique est supérieure à tout autre, le IIIe Reich doit empêcher sa contamination et favoriser son développement. Contre les Slaves et les Latins qui sont apparentés à cette race aucune mesure n'a été envisagée; il n'a pas été question non plus des nègres qui sont peu nombreux en Allemagne; mais les juifs qui vivent en Allemagne sont poursuivis avec un acharnement scandaleux : suppression de leur titre de citoyen allemand, invalidité de leur union matrimoniale avec des Allemands, punition par la réclusion de toute union extraconjugale avec un aryen, confiscation de leurs biens, vexations sans nombre qui les obligent à émigrer.

M. de Rosenberg recommande de pratiquer désormais l'immigration suivant les principes de l'hygiène et de la race nordique. Par exemple, rien ne s'oppose à la naturalisation des Scandinaves nordiques; mais on élevera un barrage insurmontable contre l'invasion des mulâtres du Sud et de l'Orient (3).

La pureté de la race est obtenue par d'autres moyens. En vertu de la loi du 18 octobre 1935 (certificat prématrimonial), ceux-là seuls peuvent contracter mariage qui se sont présentés devant une commission de médecins et ont été jugés aptes. Sont exclus certains condamnés de droit public, ceux qui sont atteints de maladies contagieuses, mentales. Il pourrait arriver que les sujets jugés inaptes eussent la tentation de procréer. Le cas a été prévu. Ceux-là sont soumis à la loi de stérilisation eugénique (1er janvier 1934) qui au besoin peut être imposée par la force. C'est l'application des doctrines de *Mein Kampf*, p. 447 : « L'Etat doit intervenir... il doit utiliser les ressources de la médecine la plus moderne... Il doit décla-

---

(1) Hitler, *Mein Kampf*, p. 444, 445, cité dans *Chronique sociale*, 15 mai 1939, p. 353.

(2) Hitler, cité par d'Harcourt, *Racisme*, p. 28. Voir aussi, même ouvrage, p. 37-39.

A rapprocher de la deuxième proposition condamnée : « Il faut par tous les moyens, conserver et cultiver la vigueur de la race et la pureté du sang; tout ce qui conduit à ce résultat est par le fait même, honnête et permis ». M. de Rosenberg a écrit : « C'est la race qui fixe les limites de la liberté individuelle ». Grosclaude, p. 105.

(3) Grosclaude, p. 116, 119.

rer que tout individu notoirement malade ou atteint de tares héréditaires, donc transmissibles à ses rejetons, n'a pas le droit de se reproduire, et il doit lui en enlever matériellement la faculté (1) ». De même, M. de Rosenberg qui s'insurge contre le Vatican (Encyclique *Casti Connubii*) qui se serait révélé scandaleusement le protecteur des êtres inférieurs (2).

D'autres mesures tendent à développer la natalité : c'est le prêt au mariage, c'est la répression de l'avortement, c'est la propagande par la presse, la radio, le cinéma, en faveur du devoir raciste. Il en est résulté un accroissement sensible des naissances et nous voulons bien croire qu'il s'agit de sujets faisant honneur à la race. Malheureusement cette propagande a conduit à des excès que la morale réprouve : l'accroissement des naissances illégitimes. Des jeunes filles, sottement éprises d'idées racistes, n'hésitent pas à violer le décalogue pour donner des enfants à leur Führer. Ce n'est pas M. de Rosenberg qui les blâmera, lui qui a recommandé et facilité la polygamie en faveur des deux millions de femmes qui ne peuvent se marier, puisque du fait de la guerre le nombre des hommes est inférieur à celui des femmes.

L'éducation est raciste. Elle est donc organisée en vue du développement et du perfectionnement de la race (3). Si on prenait à la lettre les déclarations de dirigeants, ce n'est pas l'Etat qui la donne, c'est le peuple lui-même. M. Hitler disait dans un discours, le 30 janvier 1937 : « Il n'existe dans le peuple allemand qu'un seul représentant de la souveraineté; c'est le peuple lui-même. La volonté de ce peuple trouve son expression dans le parti. En conséquence, il n'existe qu'un seul détenteur du pouvoir législatif et du pouvoir exécutif (4) ».
En d'autres termes, le peuple qui détient l'autorité la délègue aux meilleurs de ses fils, aux gouvernants qui sont les représentants les plus purs de la race, l'épanouissement de la race, avec mission de la défendre au besoin contre elle-même.

Qu'est-ce qui constitue le fond de l'enseignement ? Evidemment les dogmes dont on a lu plus haut les principaux articles, mais aussi la morale ajustée à ces dogmes. Celle-ci est

(1) Cité par *Chronique sociale*, 15 mai 1939, p. 352.
(2) Grosclaude, p. 116.
(3) La 4e proposition condamnée est ainsi libellée : « Le but essentiel de l'éducation est de développer les caractères de la race et d'enflammer les esprits d'un amour brûlant de leur propre race, comme du bien suprême.
(4) Cité par *Chronique sociale*, 15 mai 1939, p. 356.

relative et raciste. « Ce qui est bon et mauvais dépend du sang. L'impératif catégorique n'est que la pulsation du cœur de la race. Donc son contenu peut différer d'un climat à l'autre et d'un moment à l'autre (1) ». « La règle suprême est l'instinct de la race. C'est la loi de la race et du sang (2) ». La loi est au service de la race dont elle doit assurer la grandeur et l'honneur.

La notion du droit n'est pas moins déconcertante. « Le droit, déclare M. de Rosenberg, est uniquement pour nous ce qui sert l'honneur allemand; une bonne économie est donc uniquement celle qui procède de lui (3) ».

Les vertus qu'on inculque à la jeunesse avec une force particulière sont le sacrifice, le courage, la fierté, l'honneur national sur lequel M. de Rosenberg insiste peut-être plus de cent fois et auquel, dit-il, doit être subordonné l'amour du prochain (4). Il faut proscrire l'humilité, la soumission, la patience comme des pratiques avilissantes et dégradantes.

Cet enseignement est donné dans les écoles officielles qui seront bientôt l'école unique, par des maîtres choisis et dévoués et étroitement surveillés, et dans les conférences organisées dans les camps de travail où la jeunesse des deux sexes est réunie pendant six mois. La presse, la radio, le cinéma sont de précieux auxiliaires.

La culture physique occupe évidemment une place importante dans l'éducation. M. Hitler recommande certains sports violents pour développer l'énergie, comme la boxe où se donnent et où l'on reçoit force coups de poing.

« L'éducation dans l'Etat populiste n'est pas l'affaire de l'individu; elle n'est pas non plus une tâche qui incombe en première ligne aux parents et qui ne regarde qu'en deuxième et troisième ligne la communauté nationale; elle est exigée par la nécessité de sauvegarder le peuple représenté par l'Etat. De même que celui-ci, en ce qui concerne l'instruction, limite déjà

(1) Lorson, dans *Nouvelle Revue théologique*, p. 165.

(2) de la Brière, *Racisme et christianisme*, p. 92, 93, 105, 106. La 5e proposition condamnée est ainsi formulée : « La religion est soumise à la loi de la race et doit lui être adaptée ».

(3) Grosclaude, p. 118. Voir aussi p. 115, 119. Texte de la 3e et 6e propositions condamnées : « C'est du sang, siège des caractères de la race, que toutes les qualités intellectuelles et morales de l'homme dérivent, comme de leur source principale. La source première et la règle suprême de tout l'ordre juridique est l'instinct racial ».

(4) Grosclaude, p. 122. Voir aussi p. 43, 44, 103, 106, 112, 114, 116, 117, 119.

le droit de l'individu et des parents en rendant obligatoire la scolarité, sans tenir compte de la volonté des parents, de même et dans une mesure bien plus grande, l'Etat populiste devra imposer son autorité, envers et contre tous, en matière d'éducation raciste (1) ».

Les services de l'Eglise ne sont pas plus admis que ceux des parents. M. de Rosenberg est catégorique : « Il faut résoudre la question scolaire sans aucun compromis. Quelque tolérant qu'il soit pour des formes de croyance, aucun homme d'Etat allemand n'a le droit de livrer à l'Eglise l'éducation de la jeunesse. Céder sur ce point aurait pour conséquence de faire mettre à l'arrière-plan les grandes responsabilités du peuple allemand ». *Nouvelle Revue théologique,* p. 168.

Ce lourdaud orgueilleux, égaré dans les sentiers de la théologie, ajoute cette énormité(2) : « L'indispensable condition de toute éducation allemande est la reconnaissance du fait suivant : ce n'est pas le christianisme qui nous a donné une morale, c'est au caractère germanique que le christianisme est redevable de ses valeurs durables (!) ».

Le III[e] Reich ne se contente pas d'interdire à l'Eglise l'enseignement; il la combat directement et avec violence, malgré le concordat, et en conséquence il s'efforce par tous les moyens de paganiser la nation (3). C'est dans la logique du système hitlérien, puisque l'Eglise ne saurait accepter la doctrine raciste sans abdiquer sa mission.

II. — Que penser du racisme ?

Quiconque possède une connaissance même très sommaire du christianisme remarque aussitôt les erreurs graves et monstrueuses du racisme allemand actuel. Il n'y a pas lieu de s'occuper des élucubrations surannées du Comte de Gobineau et de Vacher de Lapouge. Mais les théoriciens du système n'admettent pas les données de la révélation chrétienne. Nous allons donc interroger la raison sur la question des races, de la morale raciste et de l'éducation.

Qu'est-ce que la race ? — Les anthropologistes ne s'entendent pas sur sa notion exacte. On peut du moins tenir pour certain qu'elle est constituée par l'existence de caractères cor-

(1) HITLER cité par VALDOR, *Le Chrétien devant le racisme,* p. 69.
(2) Cité par D'HARCOURT, *Racisme,* p. 42, 43.
(3) Voir l'Encyclique *Mit brennender Sorge;* D'HARCOURT, *Racisme,* p. 155 et s.

porels (ou somatiques) communs et déterminés, se transmettant héréditairement dans un groupe d'hommes assez étendus. Certains, il est vrai, requièrent, en outre, des caractères psycointellectuels se retrouvant semblables à eux-mêmes. Toutefois la détermination de ces caractères est très subjective et d'ailleurs le libre arbitre peut, avec le temps, modifier ces caractères psychiques. Il convient donc dans l'état actuel de la science de ne tenir compte que des caractères somatiques : la taille, la forme du crâne, l'indice nasal, la constitution sérologique du sang...

Ceci posé, on peut formuler cette thèse : « De l'aveu unanime des anthropologistes, il est très rare qu'un peuple ou qu'un groupe ethnique déterminé se compose exclusivement d'une seule race à l'état pur. Il n'existe qu'un très petit nombre d'exemples de races formant des groupes ethniques déterminés; parmi ceux-ci nous signalerons un certain nombre de peuplades formées, à l'état presque pur, de représentants de la race Négrito; ce sont notammment les Pygmées de l'Ituri, les Aëtas des îles Philippines, les Bochimans, les Hottentots et quelques tribus éparses en Afrique équatoriale... Ce qui caractérise les groupes ethniques ce n'est pas l'existence d'une race déterminée à l'état pur, c'est la proportion dans laquelle un certain nombre de races interviennent dans la constitution de ce groupe ethnique (1) ».

Le peuple allemand serait constitué par 5 ou 6 races. La pureté du sang se vérifie encore moins en Allemagne que dans tout autre nation de l'Europe; elle a été, en effet, le lieu de passage de toutes les invasions et elle a été dévastée par de nombreuses guerres. Le Comte d'Harcourt cite un exemple pris entre mille qui montre la complexité du problème et se révèle riche de révélations. « Des recherches raciales récentes, entreprises en Allemagne sur la population d'un petit bourg de Wesphalie, Porken, choisi comme terrain d'étude, ont amené au jour des résultats intéressants, en même temps que décevants pour les érudits racistes qui pensaient pouvoir y trouver une démonstration de l'intégrité en même temps que l'excellence de la race « phalique ». Il est apparu que cette population d'un petit bourg allemond paraissant préservé des influences migratrices n'était rien moins que pur dans sa structure raciale.

(1) Dr E. van Campenhout, professeur d'anatomie et d'embryologie à l'Université de Louvain, dans *Nouvelle Revue théologique*, février 1939, p. 194.

Danus cette étoffe humaine tissée par vingt siècles d'histoire, la recherche scientifique a mis à nu tout un croisement de fils révélant des origines romaines, dinariennes, espagnoles, hessoises, françaises et même cosaques (du temps des guerres napoléoniennes (1) ».

M. de Lapparent cite un autre fait remarquable. « En Alsace, prétendue parfois si germanique, existe une forte majorité de brachycéphales (donc non nordiques), et cela peut être depuis les temps préhistoriques, puisque dans la station d'Achenheim tous les crânes trouvés sont brachycéphales (2) ».

Y a-t-il des races supérieures et des races inférieures ? Il existe assurément des races différentes au point de vue de la force physique et de la résistance vitale; c'est ainsi que les nègres d'Afrique sont relativement réfractaires à la fièvre jaune. Il faut constater également que l'intelligence des sauvages de l'Océanie et de l'Australie est assez fruste. La différence toutefois n'est pas assez profonde pour constituer une différence de nature. Toutes les races étant intelligentes, quoique à des degrés divers, il n'y a entre elles que des différences de degré, tandis qu'il existe une coupure absolue entre l'homme et les animaux les plus élevés.

Ces réserves faites sur quelques peuplades infortunées, on ne peut parler de hiérarchie des races. Au cours des siècles, elles ont été si mélangées qu'on ne peut établir une comparaison entre elles. Sur quels critères se baserait-on pour justifier une classification ? La race nordique aurait-elle des caractères somatiques établissant sa supériorité ? Mais ces caractères (taille, couleur des cheveux et des yeux, forme du crâne...) se retrouvent chez d'autres peuples qui ne sont pas apparentés aux Allemands. Faut-il prendre comme criterium la valeur intellectuelle et morale des nordiques ? Mais ce serait une cruelle plaisanterie d'invoquer un tel argument après les faits qui se sont passés au cours de la grande guerre et depuis cinq ans.

« Quant à la supériorité des races pures sur les races croisées, il s'agit pour le moins d'une affirmation audacieuse. Nous venons de voir, en effet, que les races pures n'existent que dans l'imagination de certains théoriciens du racisme. Si nous admettions un instant l'existence de races pures, si nous supposions que malgré leur association dans la constitution d'une unité ethnique, ces races pures avaient vécu côte à côte

(1) *Racisme*, p. 33.
(2) *Racisme*, p. 80.

sans se combiner, sans se croiser, il resterait encore à démontrer que ces races pures sont supérieures à des races croisées. Actuellement cette démonstration est loin d'être faite; il existe même un certain nombre de présomptions en faveur de l'hypothèse adverse... Il est en tout cas manifestement exagéré et même erroné d'affirmer comme Hitler l'écrit que le résultat de tout croisement est une régression physique et intellectuelle ».

Le savant auteur conclut : « Les tendances racistes exprimées par les anthropologistes et politiciens allemands ne reposent donc sur aucun fait scientifique démontré; à un point de vue strictement anthropologiste, elles devraient donc être écartées comme étant non justifiées, illusoires et non exemptes de dangers (1) ».

On peut ajouter, à titre de *confirmatur,* que les grands hommes, comme Napoléon, les saints, comme saint Augustin et saint François d'Assise, les poètes, comme Corneille, Byron, les savants, comme Pasteur, étaient issus de races croisées. Ne sommes-nous pas tous des métis ? Il est piquant de noter que les exemples de combinaisons entre races allemandes : Wagner, Schubert, Schopenhauer, Bismarck et Hindenburg sont d'excellentes preuves des résultats qu'on obtient par le croisement des races.

Et maintenant, on peut mesurer la valeur de l'affirmation sacrilège : « Le péché contre le sang et la race est le véritable péché de l'univers ». On voit aussi comment Sa Sainteté Pie XI avait raison de dire aux Allemands : « (La révélation chrétienne) n'admet pas davantage d'être évincée et remplacée par d'arbitraires révélations que certains porte-paroles du temps présent prétendent faire dériver de ce qu'ils appellent le Mythe du sang et de la race (2) ».

La morale raciste est grossièrement matérialiste. Les théo-

---

(1) Dr E. Van Campenhout, dans *Nouvelle Revue théologique,* p. 201-202. « A d'autres chercheurs (que les racistes allemands), le croisement du sang a pu apparaître comme un élément de santé et un facteur de renouvellement. Il est piquant de constater que Nizsche, dont le national-socialisme se réclame si bruyamment et auquel il a emprunté certains éléments de sa doctrine du vitalisme héroïque, professait que « les mélanges de races étaient la source des grandes cultures de l'histoire » et qu'il s'était fait une règle de vie de « ne jamais fréquenter aucun tenant de l'absurdité raciale (*Rassenschwinel*) ». d'Harcourt, *Racisme,* p. 33.

(2) Encyclique, *Mit brennender Sorge.*

riciens racistes (1) traitent l'homme comme un pur animal et emploient des procédés apparentés — sinon identiques — à ceux qu'emploient les éleveurs de chiens ou de chevaux dans les haras .Et pourtant l'homme n'est pas seulement un conglomérat de chair, d'os et de sang. L'homme est esprit encore plus que matière; l'âme douée de liberté peut dominer les impulsions du sang, les détruire ou les rectifier, en quelque sorte les spiritualiser et par là modifier les dispositions héréditaires, en créer de nouvelles et transformer les éléments bruts de la race.

De plus, la morale raciste, fondée sur le sang et l'instinct, ne mérite pas le nom de morale. « La détermination du bien et du mal, l'obligation à faire l'un et à fuir l'autre ne se peuveut comprendre que par rapport à un absolu, situé hors de l'apparence et de l'opinion, hors de la contingence et de la discussion. Tel n'est pas assurément le cas de la race, immergée dans la contingence, soumise au changement perpétuel, difficile à reconnaître et à caractériser. Parmi les réalités relatives elle apparaît l'une des plus relatives et des moins propres à donner l'illusion de l'absolu. Pour prendre forme et pour tromper les faibles, elle est obligée, passant par les détours que nous avons suivis, de parvenir au stade étatique; alors, dans la mesure où elle contraint et tue par l'Etat interposé, les esprits grossiers, qui ne dépassent pas les apparences, l'érigent en absolu (2) ».

(1) Les théoriciens du racisme sont matérialistes ou panthéistes. M. de Rosenberg écrit . « l'âme germano-nordique... rejette la conception statique d'un dieu unique souverain de l'univers, (que ce soit le Iahveh des Juifs croyants... ou qu'il soit le Dieu despote de l'Eglise romaine ». Grosclaude, p. 42. M. Hitler, qui parle de Dieu et de sa Providence, paraît avoir gardé un reste de son éducation chrétienne.

Pie XI avait en vue ces erreurs, quand il disait dans l'Encyclique *Mit brennender Sorge* (1937) : « Quiconque identifie, dans une confusion panthéistique, Dieu et l'Univers, abaissant Dieu aux dimensions du monde ou élevant le monde à celles de Dieu, n'est pas de ceux qui nombre de ceux qui croient en Dieu.

« Quiconque, suivant une prétention des anciens Germains d'avant le Christ, met le sombre et impersonnel destin à la place du Dieu personnel, nie par le fait de la Sagesse et la Providence de Dieu, qui fortement et suavement agit d'une extrémité du monde à l'autre et conduit toutes choses à une bonne fin : celui-là ne peut prétendre à être mis au nombre de ceux qui croient en Dieu ».

« Quiconque prend la race ou le peuple.., quiconque prend ces notions pour les retirer de cette échelle de valeurs, même religieuses, et les divinise par un culte idolâtrique, celui-là renverse et fausse l'ordre des choses créé et ordonné par Dieu : celui-là est loin de la vraie foi en Dieu ».

(2) J. Folliet, dans *Nouvelle Revue théologique*, février 1939, p. 221.

Elle est autrement solide et lumineuse la notion rationnelle et chrétienne du droit qu'expose le Pape Pie XI dans l'Encyclique *Mit br. Sorge :* « Nous pensons ici en particulier à ce qu'on appelle le Droit naturel, inscrit de la main même du Créateur sur les tables du cœur humain (Rom. 11, 14) et que la saine raison peut y lire, quand elle n'est pas aveuglée par le péché et la passion. C'est d'après les commandements de ce droit de nature que tout droit positif, de quelque législature qu'il vienne, peut être apprécié dans son contenu moral et, par là même, dans l'autorité qu'il a d'obliger en conscience. Des lois humaines qui sont en contradiction insoluble avec le Droit naturel sont marquées d'un vice originel qu'aucune contrainte, aucun déploiement extérieur de puissance ne peut guérir... Le véritable bien commun est déterminé et reconnu en dernière analyse par la nature de l'homme qui équilibre harmonieusement droits personnels et obligations sociales, et par le but de la société, déterminé aussi par cette même nature humaine ».

Il n'est pas besoin de montrer combien est injuste et odieuse l'attitude des racistes allemands à l'égard des vertus dites passives (soumission, humilité, patience...) et à l'égard de l'héroïsme. Nous n'avons qu'à citer encore l'admirable Encyclique *Mit br. Sorge.* « L'Eglise du Christ qui à travers tous les temps et jusqu'au présent le plus récent compte plus de confesseurs et de martyrs volontaires que toute autre collectivité morale n'a besoin de recevoir de personne des leçons sur l'héroïsme des sentiments et des actes. Dans sa misérable façon de railler l'humilité chrétienne, comme une dégradation de soi-même et une attitude sans courage, l'odieux orgueil de ces novateurs se couvre lui-même de ridicule. Encore, en s'adressant à la jeunesse allemande : « On vous parle beaucoup de la grandeur héroïque, que l'on oppose consciemment et mensongèrement à l'humilité et à la patience évangéliques. Pourquoi donc vous taire qu'il y a aussi un héroïsme des luttes morales ? que la conservation de l'innocence baptismale constitue un haut fait d'héroïsme qui devrait recevoir dans l'ordre religieux, et naturel aussi, l'hommage qu'il mérite ? »

Sur le point spécial de la stérilisation, nous souscrivons volontiers à ce qu'écrivait M. Folliet dans la *Nouvelle Revue théologique,* fév., 1939. « Il importe que nos contemporains ne se laissent point égarer par la considération brutale et inintelligente de l'utilité sociale. On parle de stériliser les « déchets sociaux ». Mais qu'est-ce qu'un « déchet social » ? Et une fois

de plus, où trouver le critère qui permette de reconnaître un « déchet social » d'un « bon reproducteur »? S'il s'agit des fous, des idiots et malades incurables, il y a beau temps qu'ils peuplent les asiles des fous et les hospices. S'il s'agit de « faibles d'esprit », est-on si sûr des mécanismes de l'hérédité, l'humanité est-elle si riche en hommes qu'on puisse se payer le luxe de leur interdire la procréation? En appliquant, depuis l'origine, les théories du racisme eugénique, l'espèce humaine eût, sans doute, fait des pertes irréparables. S'il s'agit enfin de malades curables, pourquoi, tout simplement, ne pas chercher à les guérir? La pratique de la stérilisation n'est bonne qu'à tarir la pitié humaine et avec elle les recherches scientifiques dont elle est la source (1) ».

Ces critiques contre les théories racistes sont graves et atteignent l'essence même du système. Nous reconnaissons, d'ailleurs, que tout n'est pas à rejeter dans les moyens préconisés pour améliorer la santé physique et morale de la nation. L'Eglise n'y contredit pas et répète comme les eugénistes : *Mens sana in corpore sano.* On ne peut qu'applaudir aux efforts faits pour augmenter les naissances, pour réprimer les crimes contre la vie, pour développer le sentiment national, le culte de la tradition, la pratique de l'honneur, du courage, de la force. On regrettera cependant qu'une propagande outrancière et sans nuances ait eu pour résultat d'augmenter le nombre des unions extramatrimoniales et qu'on ose favoriser la polygamie. Le vieux principe du Décalogue : *L'œuvre de la chair ne désireras qu'en mariage seulement,* n'a pas vieilli et reste le fondement de toute morale digne de ce nom.

Il faut faire des réserves également essentielles sur le système d'éducation du IIIe Reich. La famille, en effet, a des droits antérieurs à ceux de l'Etat et ne peut en être dépossédée par celui-ci. « Dieu, dit Pie XI, dans l'Encyclique sur l'éducation de la jeunesse (1929), en communiquant immédiatement à la famille, la fécondité, principe de vie, lui donne le droit de former à la vie, en même temps que l'autorité, principe d'ordre. La famille reçoit donc immédiatement du Créateur la mission et conséquemment le droit de donner l'éducation à l'enfant, droit inaliénable, parce qu'inséparablement uni au strict devoir corré-

(1) « La nature dirigée par le Créateur répare elle-même ses brèches mieux que ne le fait l'intervention de l'homme; autrement les tares qu'on cherche à éviter auraient, avec une certitude mathématique, infecté l'humanité toute entière depuis longtemps ». Lorson, *Nouvelle Revue théologique,* février 1939, p. 180.

latif, droit antérieur à n'importe quel droit de la société civile et de l'Etat, donc inviolable par quelque puissance terrestre que ce soit ».

Il est encore plus grave d'entraver l'action de l'Eglise et de lui interdire d'éduquer la jeunesse, en supprimant les associations catholiques et les écoles confessionnelles. La doctrine chrétienne a été précisée dans l'Encyclique sur l'éducation de la jeunesse. Nous reproduisons les passages essentiels. L'éducation « appartient d'une manière suréminente à l'Eglise à deux titres d'ordre surnaturel que Dieu lui a conférés à elle exclusivement et qui sont pour ce motif absolument supérieurs à tout autre titre d'ordre naturel. Le premier titre se trouve dans la mission expresse et l'autorité suprême du Magistère que son divin Fondateur lui a données : toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations... Le second titre est la Maternité surnaturelle par laquelle l'Eglise, Epouse immaculée du Christ, engendre, nourrit et élève les âmes dns la vie divine de la grâce par ses sacrements et son enseignement ».

Quand MM. Hitler, von Rosenberg et consorts ont lu cette Encyclique, ils ont certainement ricané; mais ces ricanements impertinents n'infirment pas les titres que possède l'Eglise et dont la légitimité est établie par les théologiens au traité *de Ecclesia.*

Ces critiques, dont on pourrait facilement allonger la liste, justifient pleinement les jugements sévères qu'on a portés sur le racisme allemand. Ce n'est pas sans raison qu'on a parlé « d'incohérence, d'arbitraire, d'absurdité rationnelle ». Absurde philosophiquement et scientifiquement, il est essentiellement antichrétien et nie la plus belle conquête du christianisme, à savoir le dogme de la fraternité des peuples établie par Notre-Seigneur Jésus-Christ et prêchée si nettement par saint Paul, Col. III, 11. A l'encontre de cette doctrine qui est source de paix pour le genre humain, M. Von Rosenberg ose écrire: « qu'il est absurde de vouloir constituer avec l'humanité un peuple de frères ». Par ses négations et les conséquences qui en résultent, le racisme du IIIe Reich est devenu une contre-Eglise, plus redoutable que la Franc-Maçonnerie, que le marxisme léniniste et stalinien.

A. FRANÇOIS.

CHRONIQUES

Chronique d'Histoire religieuse moderne

1. J. BALTEAU, M. BARROUX, M. PRÉVOST, *Dictionnaire de biographie française,* Fasc. XIV à XVII. Arbaud-Asse. — Paris, Letouzey et Ané, 1937-38, in-4, col. 257-1280.

2. Victor MARTIN, *Les origines du gallicanisme,* Paris. Bloud et Gay, 1939. In-8, tome I, 366 p.; tome II, 382 pages. Prix : 75 fr.

3. L. GAUTIER-VIGNALS, *Pic de la Mirandole,* Paris, Grasset, 1938, in-8, 262 pages. Prix : 30 fr.

4. Jean BAUMEL, *Les problèmes de la colonisation et de la guerre dans l'œuvre de Francesco de Vitoria,* Paris, Bloud et Gay, 1936. In-8, 404 pages. *Les leçons de Francesco de Vitoria sur les problèmes de la colonisation et de la guerre,* édition critique et traduction, Paris, Bloud et Gay, 1936. In-8, 402 pages.

5. J. PANNIER, *Les origines de la confession de foi et la discipline; les Eglises réformées de France,* fasc. 32 des *Etudes d'histoire et de philosophie religieuse* publiées par la Faculté de théologie protestante de Strasbourg, Paris, Alcan, 1936, in-8, 172 pages.

6. J. CHARTRON-CHARBONNEL, *La Réforme et les guerres de religion.* Collec. Armand Colin. Paris, Colin, 1936, in-12, 222 pages. Prix : 10 fr. 50.

7. L. PASTOR, *Histoire des papes depuis la fin du moyen-âge.* Tomes XIX et XX. Traduit de l'allemand par Alfred POIZAT et W. BERTEVAL. Paris, Plon, (1938). In-8, 516 et 574 pages. Prix : 54 fr. le vol.

8. Marguerite ARON, *Les Ursulines.* Coll. les Grands ordres monastiques et instituts religieux. Paris, Grasset, 1937, in-8, X-252 pages.

9. Père GODEFROY DE PARIS, O.M.C., *Les Frères mineurs capucins en France. Histoire de la province de Paris,* Tome I, fasc. 1. Introduction des Capucins en France. Paris, Bibl. Franciscaine, 1937 in-8, 176 pages.

10. P. HIERONYMUS A. FELLETTE O.M.C., *St-Laurentii à Brundisio zelus apostolicus ac scientia,* Venise, 1937. In-8, XXXVI-300 pages; XXIX planches.

11. P. GRATIEN DE PARIS, O.M.C., *Les Bénédictines du Calvaire; Le Père Joseph du Tremblay et le vœu de Louis XIII* Paris, Libr. de St-François, 1938, in-8, 36 pages. Prix : 6 fr.

1. La publication du *Dictionnaire de biographie française* (1), se poursuit régulièrement. Depuis le fascicule XIII[e] que nous avons présenté à nos lecteurs, quatre ont paru allant d'*Arbaud de Rognac* (1671-1747) qui fut gouverneur de Beaucaire, à Eugène *Asse* (1839-1901). L'histoire religieuse y trouve toujours son compte, car un certain nombre de personnages qui y ont marqué, figurent à côté d'autres qui se sont distingués dans l'armée, la magistrature, la politique, les arts, les lettres, etc.; j'y rencontre plusieurs évêques, des religieux, des écrivains ecclésiastiques. La longue série des Arnaud qui commence avec le fascicule XV[e], et comprend une notable partie du fascicule XVI[e], intéresse particulièrement l'histoire du jansénisme. Les notices sont toujours claires, précises, bien informées. Mais pourquoi ne pas généraliser l'excellente habitude de plusieurs collaborations qui placent toujours en tête les dates de naissances et de décès des personnages ?

2. Mgr V. Martin, doyen de la Faculté de Théologie de Strasbourg, est depuis longtemps un spécialiste de l'histoire du gallicanisme. Il en avait étudié un des aspects dans sa thèse de doctorat ès lettres : *le Gallicanisme et la réforme catholique* publiée en 1919; il y était revenu, dans le *Gallicanisme politique et le clergé de France* paru en 1929, où il s'était placé surtout à l'époque de Richelieu. Maintenant le savant historien remonte dans le lointain passé de l'Eglise et de la Monarchie françaises pour découvrir et préciser les origines de ce courant d'idées, avant d'en suivre les nouveaux développements dans la seconde

(1) G. BALTEAU, M. BARROUX, M. PRÉVOST, *Dictionnaire de biographie française.* Fasc. XIX-XVII, Arbaud-Asse, — Paris, Letouzey et Ané, 1937-38. In-4° col. 257-1280.

partie du XVII[e] siècle. Nous trouvons les résultats de son érudite et perspicace enquête dans deux beaux volumes chacun de 360 pages environ (1).

Problème posé depuis longtemps que celui des origines du gallicanisme et auquel les historiens ont donné de très diverses solutions. Tandis que les uns le découvrent dès Charlemagne, d'autres le font naître au temps de la lutte de Boniface VIII avec Philippe le Bel ou même à l'époque du Grand Schisme. Informé comme il l'est par la connaissance approfondie du passé, ayant un sens très délicat des nuances qui lui permet d'éviter les confusions, Mgr Martin voit se formuler pour la première fois l'ensemble à peu près complet des doctrines dites gallicanes dans le concile parisien de 1406, concile où l'Université de Paris mène l'assaut contre le pape d'Avignon Benoit XIII. C'est un des résultats intéressants de son livre.

Mais ce qui me paraît plus intéressant peut-être encore, c'est la minutieuse analyse à laquelle se livre l'historien pour démêler comment s'est peu à peu constitué ce fonds commun qu'on appela les « libertés de l'Eglise gallicane » résultat, comme il le montre très bien, des liens étroits qui, au moyen âge, unirent le clergé de France au roi, du caractère religieux de la monarchie, des coutumes encore sous lesquelles vécut si longtemps l'Eglise de France. La prétention des rois de France à l'indépendance politique absolue émane de leur constante opposition à reconnaître la suprématie impériale, opposition que fortifia l'étude du droit romain; le fameux conflit de Boniface VIII avec Philippe le Bel qui est ici de nouveau analysé avec beaucoup de pénétration, conduit la monarchie française à formuler sa doctrine dans toute sa rigueur. La supériorité du concile sur le pape est un legs du Grand Schisme et quiconque voudra suivre le développement de cette théorie que plus d'un auteur a tenté d'exposer devra désormais se reporter aux excellentes pages de Mgr Martin. C'est à l'ordonnance du 18 février 1407, une des conclusions du concile parisien de 1406, qu'il faut encore revenir pour trouver d'une part l'aboutissant d'un long mouvement d'opposition aux pratiques bénéficiales de la curie comme d'autre part, le point de départ de la réaction qui aboutira à la Pragmatique Sanction de Bourges de 1438, « la charte où s'exprime l'idéal du Gallicanisme ».

---

(1) VICTOR MARTIN, *Les origines du gallicanisme*, Paris Bloud et Gay. 1939, in-8, tome I, 366 pages, tome II, 382 pages. Prix : 75 fr.

L'espace me manque malheureusement, pour insister sur l'un ou l'autre point, pour montrer sur quelle solide documentation interprétée avec une rare pénétration reposent les conclusions de Mgr Martin. La connaissance de son livre ne s'impose pas seulement à qui voudra connaître les origines du gallicanisme : elle est indispensable pour bien comprendre l'histoire des relations de l'Eglise et de l'Etat en France au moyen âge.

3. Après avoir publié en Erasme le remarquable livre que nous avons présenté dans notre dernière chronique, M. Gautier-Vignals a consacré un nouvel ouvrage à un esprit qui fut aussi universel : Pic de la Mirandole (1). D'une noble extraction à la différence de l'humaniste hollandais, cet Italien qui fut son contemporain puisqu'il naquit en 1463, s'intéressa comme lui à tout et ses connaissances furent encyclopédiques. Les sciences philosophiques le retinrent toutefois plus que la grammaire, la philologie et les belles-lettres; loin de mépriser la pensée théologique du moyen-âge, il s'y initia et vint l'étudier à l'Université de Paris qui en gardait le dépôt à la fin du XV[e] siècle. N'est-ce pas une tradition du Moyen Age que prétendit renouveler cet homme, cultivé comme l'étaient tous ceux qui avaient l'esprit de la Renaissance, quand il présenta ses 900 thèses pour une discussion publique à Rome ? De ces thèses qui étaient l'aboutissant de ses études de la pensée aristotécienne et de la pensée platonicienne, de ses réflexions sur la Kabbale à laquelle il avait été un des premiers à s'initier, plusieurs étaient dangereuses, erronées; elles furent condamnées par le pape Innocent VIII après que leur défense publique eût été interdite. M. Gautier-Vignals expose comment Pic de la Mirandole fut ensuite arrêté en France, enfermé au donjon de Vincennes, puis, rendu à la liberté, retourna en Italie et mourut à Florence, en 1494, le jour même où y pénétraient les troupes de Charles VIII. Son livre nous offre un portrait très attachant de ce philosophe disparu âgé de trente et un ans à peine, une description des plus sympathique de la Florence de la Renaissance, de la ville de Laurent le Magnifique qui y créa une atmosphère de pensée et d'art comme de celle de Savonarole qui y prêcha l'austérité ,la pénitence et trouva en Pic de la Mirandole, un de ses plus fidèles disciples.

---

(1) L. Gautier-Vignals. *Pic de la Mirandole*, Paris, Grasset, 1938. In-8, 262 pages. Prix : 30 fr.

4. On commence à savoir dans les milieux où s'étudient le droit international et le droit colonial qu'un des penseurs qui ont le mieux défini le droit de guerre comme les devoirs qui s'imposent aux Etats colonisateurs, est le dominicain François de Vitoria, qui vécut au XVI[e] siècle : né en 1486, à Vitoria — il paraît bien que cette date et ce lieu doivent être retenus —, il devint professeur à l'Université de Salamanque après avoir achevé sa formation philosophique et théologique à la Faculté de Théologie de l'Université de Paris; il y mourut au mois d'août 1546. Fervent disciple de saint Thomas d'Aquin, il fut un des premiers, sinon le premier, à substituer la *Somme Théologique* du grand docteur, au livre des *Sentences* de Pierre Lombard qui pendant tout le moyen âge avait été la base de l'enseignement dans les Ecoles; son exemple devait être suivi, quelques années plus tard, par les maîtres de la Faculté de Théologie de l'Université de Douai. Les questions du droit de guerre, du droit de colonisation, de la conduite que devaient avoir les Européens vis-à-vis des indigènes dans les terres nouvelles qui se découvraient, étaient d'une actualité brûlante en Espagne, depuis que Barthèlemy las Casas avait dénoncé, avec une ardeur apostolique, les crimes commis par les premiers colons et les conquistadores. Le théologien de Salamanque y répondit dans ses leçons, ses *relectiones*, avec une science toute inspirée par la tradition thomiste, une mesure que lui avaient enseignée ses maîtres parisiens; ses principaux traités sont le *De bello contra Indos* et le *De jure belli*. M. Jean Baumel vient de consacrer une bonne thèse de doctorat ès lettres à ce maître éminent du droit des gens (1) : après y avoir retracé sa vie, il analyse sa pensée; il y définit sa position en face des graves problèmes qui se posent. La thèse complémentaire est une édition nouvelle, fondée sur les meilleures autorités du *de jure belli*, du *De bello contra Indos* et de quelques autres fragments intéressants, accompagnée d'une traduction qu'on eût aimé voir imprimée en face du texte original et non à la suite. On ne saurait trop rendre hommage à cet effort pour que soit mieux connue la pensée de François de Vitoria et en féliciter l'auteur. On ne prendra pas garde aux nombreuses fautes d'impression qui n'ont pas toutes été relevées dans des listes d'er-

(1) Jean Baumel, *Les problèmes de la colonisation et de la guerre dans l'œuvre de Francesco de Vitoria*, Paris, Bloud et Gay, 1936. In-8, 404 p. — *Les leçons de Francisco de Vitoria sur les problèmes de la colonisation et de la guerre*. Édition critique et traduction. Paris, Bloud et Gay, 1936. In-8° 402 pages.

rata bien copieuses cependant, non plus qu'aux distractions qui ont échappé à l'auteur dans la vaste fresque d'histoire brossée au début du chapitre deuxième.

5. M. Jacques Pannier, bibliothécaire de la *Société du protestantisme français,* traite surtout deux questions dans son ouvrage : *Les origines de la confession de foi et la discipline des Eglises réformées de France* (1). La première est celle des origines de la Réforme en France : essentiellement autochtone selon lui, la Réforme serait déjà apparue chez nous, avant l'invasion des idées luthériennes. Cette thèse, qu'il avait exposée à Oslo, en 1928, au *Congrès international des Sciences historiques,* l'est encore ici contre certains historiens protestants et le plus grand nombre des historiens catholiques, qui voient dans la Réforme une importation étrangère. Le Fèvre d'Etaples aurait été, selon lui, le véritable initiateur en France, bien avant que Luther eût affiché ses fameuses thèses, le 31 octobre 1517. Les arguments de M. Pannier n'ont pas réussi à me convaincre et si je vois dans celui qui sera l'oracle du Cénacle de Meaux, un réformiste critiquant sévèrement et indiscrètement des usages respectables avec des abus, un théologien mystique aux doctrines parfois aventureuses, je ne découvre pas en lui le révolutionnaire qui s'élèvera contre la hiérarchie et rompra avec la papauté, le penseur pessimiste qui croit à la corruption totale de la nature humaine par le péché originel.

Un autre problème étudié est celui annoncé par le titre même de l'ouvrage, celui des sources de la discipline et de la croyance des Eglises réformées de France qui furent formulées dans le synode qui se tint à Paris à la veille des guerres de religion. M. Pannier les découvre en analysant d'abord les principales confessions de foi qui précédèrent l'enseignement de Calvin : le *Summaire* de Guillaume Farel (1525), la *Somme chrestienne* de Lambert d'Avignon (1529), la *Tétrapolitaine* ou Confession des quatre villes (Strasbourg, Constance, Memmingen Lindau) rédigée par Bucer. Après avoir exposé sous quelles influences se précisèrent les idées de Calvin sur la croyance et l'organisation de son Eglise d'une édition à l'autre de l'*Institution chrétienne,* il insiste à juste titre sur l'influence du réfor-

(1) J. Pannier, *Les origines de la confession de foi et la discipline des Eglises réformées de France.* Fasc. 32 des *Etudes d'histoire et de philosophie religieuse* publiées par la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg. Paris, Alcan, 1936. In-8, 172 pages.

mateur de Strasbourg Bucer ,il montre que la *Confession de foi* de 1559 et la *Discipline,* rédigées surtout par le pasteur Antoine de Chandieu, furent une œuvre collective, plutôt que l'œuvre personnelle du théologien de Genève. L'auteur retrace en terminant l'histoire de la *Confession de foi* jusqu'à nos jours, histoire d'une particulière actualité puisque en ce moment les Eglises réformées de France s'efforcent de retrouver l'unité qu'elles avaient eue jusqu'à la Révolution française.

Si je ne puis accepter toutes ses assertions, me rallier à tous ses jugements — M. Pannier ne s'en étonnera pas — je reconnais volontiers que son œuvre, résultat d'érudites recherches, est une intéressante contribution à l'histoire du protestantisme en France. J'ai particulièrement apprécié les pages de l'appendice consacrées aux premières et très rares éditions de la *Confession de foi* conservées dans diverses bibliothèques de France et de Suisse.

6. Voici une histoire de la Réforme écrite surtout du point de vue protestant. Mme Chartrou-Charbonnel est remarquablement informée sur les origines immédiates et le développement de cette révolution religieuse qui divisa profondément l'Europe centrale et occidentale; elle l'est beaucoup moins en tout ce qui a trait à l'Eglise catholique. Je n'insisterai pas sur de simples distractions qui lui ont fait parler d'une Assemblée du clergé en 1493 (ce fut une Assemblée de notables), d'un archevêque de Cambrai à la fin du XV[e] siècle (l'archevêché de Cambrai ne fut érigé qu'en 1559). Mais pourquoi n'a-t-elle pas mis en lumière le sérieux essai de réforme religieuse qui fut entrepris au sein même de l'Eglise catholique avant la révolte de Luther ? Est-il exact de dire à propos du concile de Trente (p. 164), qu'il a, pour la première fois, « expressément défini » le dogme, que pour la réforme des abus il s'est borné à les désavouer ? La congrégation de l'Index fut créée par Pie V en 1569, et non par Pie IV; Charles Borromée fut l'auxiliaire de Pie IV dont il était le neveu et non de Paul IV. Ce furent les Saintes Ecritures qui furent mises sur le même pied que la Tradition par le concile de Trente en un décret *dogmatique* et non la *Vulgate* qui, par un décret *disciplinaire,* fut seulement déclarée le texte officiel; il était d'ailleurs prévu qu'il en serait publié une édition revisée. Je ne vois pas comment Rome se réformant, de saints papes et hommes

(1) J. Chartrou-Charbonnel. *La Réforme et les guerres de religion.* Collection Armand Colin, Paris, Colin, 1936. In-12, 222 pages. Prix : 10 fr. 50.

d'Eglise comme Pie V et saint Charles Borromée eurent besoin de prendre Genève comme modèle ? Il me semble que dans le chapitre second : *Premiers essais français de réforme : l'évangélisme,* on confond indûment l'œuvre réformatrice qui s'est effectuée sous l'action d'hommes de l'Eglise catholique, avec une autre qui a subi l'influence luthérienne. Au reste, les exigences de l'histoire auraient imposé de parler tout d'abord de Luther, puisque tout le mouvement est, quoi qu'on en ait dit, parti de lui. Mme Chartrou-Charbonnel a consacré un chapitre à la pédagogie réformée; ce qui nous y est dit aurait été plus à sa place là où elle décrit les conséquences intellectuelles de la Réforme. Comment a-t-elle pu y écrire que Luther a été « le créateur de l'enseignement populaire », alors qu'à la page précédente, elle dit que c'est chez les Frères de la vie commune, dont Luther fut l'élève, qu'il faut chercher l'enseignement populaire ?

7. La traduction de la grande *Histoire des papes* du baron Louis von Pastor progresse mais lentement. Depuis notre dernière chronique sont parus deux volumes : les tomes XIX et XX, qui correspondent au tome IX de l'édition allemande (1). Nous y trouvons l'histoire du pontificat de Grégoire XIII (1572-1585), dont nous avons souligné les principaux traits, quand nous avons entretenu les lecteurs de la *Revue Apologétique* du texte original. Pour n'appuyer que sur l'un d'eux et montrer par là quel intérêt présente la lecture de ces volumes qui viennent d'être traduits, rappelons que sous Grégoire XIII se fit un si vigoureux effort missionnaire, qu'il valut à ce pontife d'être appelé le pape des misions; on y verra aussi combien se poursuivit l'activité réformatrice dans l'Eglise.

La disparition du regretté M. Alfred Poizat a pu faire craindre l'interruption de la traduction. Heureusement, notre savant collègue et ami, M. le chanoine Arquillière a accepté de poursuivre l'œuvre avec le concours de ses anciens élèves. M. l'abbé Xardel avait commencé d'y travailler, mais enlevé trop tôt à nos espérances, il a été remplacé par M. l'abbé Bréchet et M. Camille Delaux, des collègues du collège Saint-Clément de Metz. L'avenir est donc assuré. Nous ne doutons pas que sous l'active et vigilante direction du distingué professeur de l'Institut

(1) L. Pastor, *Histoire des papes depuis la fin du moyen âge.* Tomes XIX et XX. Traduit de l'allemand par Alfred Poizat et W. Berteval. Paris, Plon, 1938. In-8, 516 et 574 pages. Prix : 54 fr. le volume.

catholique de Paris, se poursuive rapidement cette traduction commencée depuis si longtemps et qu'en disparaissent les défaillances qui trop souvent l'ont déparée.

8. Comme nous avons eu l'occasion de le dire à propos des ouvrages suscités par la célébration du centenaire des Ursulines, en 1936, cette congrégation nouvelle, fondée par Angèle Merici au XVI[e] siècle, pour se vouer à l'éductation chrétienne des jeunes filles, a puissamment contribué à la restauration catholique, qui a suivi le concile de Trente. La France a particulièrement bénéficié de son action aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, comme elle en bénéficie aujourd'hui encore. Je ne saurais trop recommander la lecture du livre (1) de Mme Marguerite Aron à tous ceux qui seraient curieux de savoir quels furent les débuts et le développement de cet ordre, quelles sont ses caractéristiques, comment fortement centralisé depuis Léon XIII il répond mieux que jamais à toutes les exigences d'une véritable action catholique.

9. Le Père Godefroy de Paris, archiviste des Capucins de la province de Paris, a publié le premier fascicule d'un grand ouvrage qu'il a entrepris sur les Frères mineurs capucins en France et plus spécialement sur l'Histoire de la province de Paris (2). Déjà il avait montré dans d'intéressants articles parus dans les *Etudes franciscaines,* combien le grand cardinal Charles de Lorraine avait souhaité introduire d'Italie en France cette nouvelle branche de l'ordre franciscain apparue dans le premier quart du XVI[e] siècle. La défense du Saint-Siège aux capucins de franchir les limites de l'Italie fut longtemps un obstacle à la réalisation de tels désirs. Cet obstacle fut levé par la bulle du pape Grégoire XIII du 6 mai 1574. Les capucins italiens arrivèrent dès lors en France sur un terrain qui leur avait été préparé par Pierre Deschamps, un cordelier du Grand Couvent de Paris, qui avait abandonné l'Observance pour mener la vie des Capucins, qui lui paraissait plus conforme à l'idéal franciscain. Le père Godefroy nous fait assister à l'installation des Capucins, nous instruit des difficultés auxquelles ils se heurtent, des appuis qu'ils trouvent, des premiers services qu'ils rendent. Bientôt se constitue la province de Paris, appelée au plus florissant avenir.

---

(1) Marguerite Aron, *Les Ursulines.* Collection, *Les Grands Ordres* monastiques et instituts religieux. Paris, Grasset, 1937. In-8, X-252 pages.

(2) Père Godefroy de Paris. O Min. Cap. *Les Frères mineurs capucins en France. Histoire de la Province de Paris.* Tome I, fasc. 1. *Introduction des capucins en France.* Paris, *Bibl. Franciscaine,* 1937. In-8, 176 pages.

En 1582, s'ouvrait devant elle un immense champ d'apostolat. Le père Godefroy nous dira bientôt, espérons-le, avec quelle activité les capucins de cette province l'exploitèrent et combien ils contribuèrent à la restauration catholique en France. Ce premier fascicule, fondé sur une solide documentation, est une excellente entrée en matière. Il est à souhaiter toutefois que les épreuves soient à l'avenir corrigées avec un peu plus d'attention.

10. Saint Laurent de Brindes (1559-1619), qui appartenait à l'ordre des Capucins, fut un ardent défenseur de la foi catholique contre l'hérésie dans plusieurs ouvrages et dans de nombreuses prédications qu'il donna en Allemagne et en Espagne comme en Italie et dans la France méridionale. Afin d'obtenir qu'il soit proclamé docteur de l'Eglise, le père Jérôme de Fellette a publié un ouvrage (1) où succèdent à une brève biographie, à une analyse sommaire des œuvres, des appréciations portées sur saint Laurent par les papes, cardinaux, archevêques, évêques, princes, savants, etc..., etc... : ainsi sera établie sa haute réputation de science et de sainteté. Il nous semble que l'auteur aurait pu, entre ces divers témoignages, opérer une certaine discrimination, et sans grand inconvénient nous en épargner quelques-uns .

Nous n'en rendons pas moins hommage à son zèle et lui souhaitons de réussir. L'iconographie du saint placée en tête de l'ouvrage, est des plus remarquables.

11. Des Capucins qui appartinrent à la province de Paris, l'un des plus célèbres au XVII[e] siècle, fut assurément le père Joseph du Tremblay, l'Eminence grise de Richelieu. Le P. Gratien de Paris a montré excellemment dans un article des *Etudes franciscaines,* publié ensuite en brochure avec de belles planches (2), le rôle capital qu'avec la religieuse calvairienne, sœur Anne-Marie de Jésus crucifié, le conseiller du cardinal a eu dans le fameux vœu de Louis XIII du 10 février 1638. En appendice sont édités des textes intéressants. Notons un détail : Je crois avec le père Gratien que la naissance du dauphin est étrangère au vœu, mais la nouvelle des espérances de maternité d'Anne d'Autriche était connue avant la déclaration du 10 février : l'ambassadeur de Venise en félicitait Louis XIII dès la fin janvier.

(1) P. Hiéronimus a Fellette, O. Fr. Cap. *S. Laurentii a Brundisio zelus apostolicus ac scientia.* Venise, 1937. n-8 XXXVI-300 pages; XXIX planches.

(2) P. Gratien de Paris, O. Fr. Cap. *Les Bénédictines du Calvaire, le Père Joseph du Tremblay et le vœu de Louis XIII,* Paris, librairie de Saint-François, 1939. In-8, 36 pages. Prix : 6 francs.

INFORMATIONS

NOTES ET DOCUMENTS

I. - Pour les jeunes qui sont partis à la caserne (1)

Ce n'est pas un roman, encore moins un mauvais livre. Malgré son titre choisi à dessein et les rayons rouges qui flamboient sur sa couverture, il mérite son sous-titre : Un livre propre, clair, net. L'auteur est un excellent catholique de Dunkerque, collaborateur de l'Association du Mariage Chrétien, sous le patronage duquel son livre est publié, et que M. l'abbé Viollet présente en ces termes : « Peu d'ouvrages répondent comme celui-ci aux promesses de leur titre. Le Dr Carnot a voulu *servir* l'amour; nous croyons qu'il y a réussi. Son livre est un livre courageux qui fait toute la lumière sur des questions trop souvent laissées dans une obscurité qui les rend dangereuses. Surtout il met ces questions difficiles à la portée des simples. L'auteur a voulu faire une œuvre populaire que tous puissent lire et comprendre, et il a réussi à concilier la rigueur des explications scientifiques avec les ressources limitées du vocabulaire populaire. Il a su vulgariser sans abaisser ».

Suivent deux pages d'analyse élogieuse qui se terminent ainsi : « En résumé brochure excellente, nécessaire *aux jeunes gens chrétiens* comme aux autres ».

L'auteur nous avertit de son but : « Ce n'est pas un livre d'initiation, mais un ouvrage de formation sentimentale et sexuelle, destiné à des jeunes gens avertis. Vous voudrez bien remarquer que si les questions sexuelles sont expliquées d'une manière très détaillée, elles se présentent chapitre par chapitre sous leur véritable aspect, qui est avant tout *moral* ».

Ce livre est écrit pour les jeunes gens qui vont partir à la caserne. (On sait à quelles conversations, à quelles initiations, parfois à quelles pressions ils y seront en butte). Les pères de famille, les éducateurs, y trouveront aussi des notions fort

(1) Docteur J. Carnot. *Au service de l'amour.* Editions Beaulieu, place Alphonse-Deville, Paris, VI^e^. In-8° cour. de 256 pages, 4 fr. 50 franco.

utiles, des renseignements parfaitement à jour, des arguments excellement présentés.

L'auteur attaque de front certains préjugés tenaces : la double morale, qui juge licite pour l'homme ce qu'elle juge dégradant pour la femme, jouet de ses passions; la nécessité de s'initier, et même de s'amuser un peu; le divorce, etc.

Il traite avec une énergie digne et chrétienne la question de la prostitution, cette forme abominable de l'esclavage, qui est une honte pour la France, avec ce qu'elle entraîne. Aux faits qu'il cite, de 1938 et 39, il ne pouvait ajouter celui-ci, que les journaux viennent de publier : l'ex-chef de la police des mœurs d'Orléans, que sa femme, excédée par ses mœurs ignobles, vient de tuer, était le tenancier d'un mauvais lieu d'Amiens, géré par sa maîtresse, une fille de mauvaise vie. Après les scandales de Marseille et de Toulon, cela donne la mesure de la police des mœurs et du système réglementariste, qui continue à contaminer la France.

L'auteur traite aussi, avec une clarté et une compétence rarement atteinte, la fameuse méthode Ogino. On sent qu'il n'en est pas un chaud partisan. Avec les moralistes catholiques, il reconnaît qu'elle est légitime en soi, mais susceptible, hélas ! de graves abus. C'est donc un mal nécessaire (exactement un moindre bien, une imperfection) devant les difficultés de la vie contemporaine, pour éviter un mal pire, les pratiques anticonceptionnelles, si universellement répandues. Retenons cette donnée médicale certaine : la méthode Ogino exactement appliquée réussit dans 80 % des cas.

Ne pourrait-on pas considérer cette découverte, dans les circonstances sociales et économiques actuelles, comme une issue providentielle à une impasse ? De bons moralistes, des sociologues chrétiens, l'envisagent ainsi.

Voilà, sur un sujet extrêmement délicat, un bon livre, chrétien, à jour, plein de substance, et que son prix très bas permet de propager abondamment.

H. MICHAUD.

II. - Célébration des fiançailles

Sous le titre « Une lacune au rituel romain », nous avons signalé, dans le numéro de mars de la *N. R. A.*, un curieux cérémonial des fiançailles et la bénédiction qu'il comportait dans l'ancien rituel de Paris. Un abonné de la Roche-Pot nous en signale un autre, inséré au supplément du rituel approuvé en 1619 par l'archevêque de Bordeaux.

Si les interrogations sont à peu près les mêmes, la formule des fiançailles est différente, et elle est suivie de deux bénédictions où la tradition des arrhes est soulignée avec insistance.

DES FIANÇAILLES

Les fiançailles se doivent faire devant le curé de l'une des parties, en la façon qui s'ensuit.

Le curé étant revestu d'un surpelis et d'une estole s'approchera des futurs époux, et les ayant aspergez d'eau bénite, les instruira de ce qu'ils promettent et leur fera comprendre quelle et combien est grande l'obligation qu'ils contractent, et s'enquerra tant d'eux que des assistants s'il n'y a point quelque empeschement canonic qui les puisse empescher de contracter mariage ensemblement.

Cela faict, il demandera leur consentement, et premièrement à l'homme, de cette façon : « Promettez-vous de prendre pour votre espouse N., qui est icy présente ? et de l'épouser en face de nostre Mère la saincte Eglise, lorsque par elle ou ses proches parents et amis vous en serez requis ?

Response : Oüy, je le promets.

Et puis à la fille : « Et vous, promettez-vous de prendre pour vostre légitime espoux et mary N., qui est icy présent, et de l'épouser en face de la saincte Eglise, lorsque vous en serez requise par luy, ou par ses parents et amis ? *Response :* Oüy.

Lors le Curé dira : « Et ego minimus dispensator mysteriorum Dei et Ecclesiae suae sanctae indignus minister, ex parte Dei omnipotentis et sanctae Matris Ecclesiae suscipio vestrum hoc mutuum promissum; ac precor Deum ut illud ratum habeat; vosque despondeo ac affido in nomine Patris + et Filii et Spiritui Sancti. Amen.

Adjutorium nostrum in nomine Domini. Qui fecit coelum et terram. Domine, exaudi orationem meam. Et clamor meus ad te veniat. Dominus vobiscum. Et cum Spiritu tuo.

OREMUS

Benedic + Domine, has arrhas, quas hodie tradit famulus tuas hic in manu ancillae tuae; quemadmodum benedixisti Abraham cum Sara, Isaac cum Rebecca, Jacob cum Rachel; dona super eos gratiam salutis tuae, abondantiam rerum et constantiam operum; florescan sicut rosam in Jericho plantata, et Dominum Nostrum Jesum Christum timeant et adorant ipsum, qui trinum possidet nomen, cujus nomen et imperium sine fine permaneat in saecula saeculorum. Amen.

Domine Deus omnipotens, qui in similitidinem sancti connubii, Isaac cum Rebecca, per intercessionem arrharum Abrahae famuli tui copulari jussisti, ut per oblationem munerum numérositas cresceret filiorum, quaesumus omnipotentiam tuam; ut ad hanc oblationem arrharum (quas hic famulus tuus dilectae suae sponsae offerre procurat) sanctificator accedas, eosque cum suuis muneribus propitius

benedicas; quatenus tua benedictione protecti et invicem dilectionis tuae vinculo innexi, gaudeant feliciter cum tuis fidelibus perenniter mancipari. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

La même formule se retrouve dans un rituel de 1852, c'est-à-dire aussi longtemps qu'a subsisté notre liturgie gallicane. Dans l'édition de 1619, elle voisinait avec l' « Oraison que l'on dit pour ceux qui sont empeschez au lien de mariage par le démon ou par les sorciers ». H. MICHAUD.

PETITE CORRESPONDANCE

I. — Pour les prêtres mobilisés

Q. — *Où trouver des renseignements sur les pouvoirs concédés en temps de guerre aux prêtres mobilisés ?*

R. — Je vous recommande particulièrement la brochure de M. l'abbé de DARTEIN et R .P. DÉCOUT : *Manuel de l'aumônier militaire de la marine et du prêtre mobilisé,* éd. Alsatia, douze francs.

II. — Lecture en temps de guerre

Q. — *On nous demande en ce sujet des indications sommaires. Dans quels ouvrages puiser une nourriture spirituelle et intellectuelle appropriée aux heures tragiques que nous vivons ?*

R. — Peut-être est-ce le moment de lire ou de relire les grandes œuvres que, dans notre littérature spirituelle contiennent les sources les plus authentiques de l'héroïsme sans grandiloquence, les plus imprégnées de tout ce qui fait la grandeur de l'homme en face de sa destinée. Les *Pensées* de PASCAL, et plus près de nous les œuvres de PSICHARI et de PÉGUY. De ce dernier on a réuni récemment quelques extraits bien choisis sur *La France,* collection catholique chez Gallimard N. R. F. 4 francs 50. Voir aussi les *Lettres* de P. DUPOUEY chez Desclée de Brouwer. Et la biographie de *Léonard Constant* par l'abbé PLAQUEVENT (éditions du Seuil).

REVUE DES REVUES

Revues d'intérêt général

Vie intellectuelle. — 10 décembre 1938. — A. ROULLET, *La politique des catholiques.* On devine l'importance de cette étude faite par l'un des catholiques les plus avertis de notre temps. Toutes les précisions y sont apportées, qui permettront aux catholiques d'être présents, tout en maintenant l'indépendance de l'Eglise.

P. VIGNAUX, *Point de vue sur la grève générale.* Après l'échec de la grève générale une politique de réaction inintelligente serait funeste à la France.

25 décembre 1938. — R. PITTROU, *La femme dans le IIIe Reich.* Aujourd'hui, en l'an 1938, il n'y a plus — officiellement du moins — de mouvement féministe allemand. Il n'y a plus de féminisme allemand comme il n'y a plus de corporations d'étudiants, plus de « pays », plus de partis politiques, plus même de classes sociales.

10 janvier 1939. — M.-J. CONGAR, (*Autour du renouveau de l'ecclésiologie*) présente les volumes de la collection « *Unam sanctam* ».

25 janvier 1939. — J. TONNEAU, *Salaire et justice.*

10 février.... X, *Le fascisme et le Vatican en* 1938. — P. CHANSON et abbé CHANSON. *Reconsidération de la propriété des instruments de production.*

Bibliographie

VARIÉTÉS

Sa Sainteté Pie XII, par Georges GOYAU, de l'Académie Française. Librairie Plon, Paris.

Dans la collection de la librairie Plon, qui a déjà publié, en formait portatif sous couverture illustrée, une trentaine de monographies de contemporains illustres où se trouvent mêlés quelques rares personnages historiques du passé, M. Goyau a fait paraître une histoire, en 90 pages, de la Vie de S. S. Pie XII.

Souvent un gros livre fait peur, pour plusieurs motifs; abrégé, il a plus de chances d'être lu. Les lecteurs sont tellement pressés ! Seulement il ne se trouve pas, chaque fois, un spécialiste en histoire et un maître en l'art d'écrire, pour enfermer en moins de cent pages la matière abondante qui pourrait en remplir quatre cents, tout en donnant l'impression cependant que rien ne manque.

Tout le monde possède dans ses mémoires des fragments plus ou mois disjoints de l'histoire du Cardinal Pacelli. Journaux et radio n'ont pas manqué d'occasions, depuis dix ans, de parler du Secrétaire d'Etat de Pie XI. Le Cardinal Pacelli vint plus d'une fois en France, pour des légations mémorables. Il y fut tellement acclamé ! Il parla en termes si chaleureux de notre patrie !

Justement, pour tous ces motifs, il était souhaitable qu'un maître ressemblât, choisît et ordonnât l'essentiel, qu'il nous fît suivre rapidement, depuis le berceau jusqu'à la tiare, les étapes d'une vie si intensément laborieuse, qu'il expliquât comment Dieu n'avait enrichi ce Romain d'élite de tant de dons intellectuels et de vertus morales que parce que sa Providence le destinait au Souverain Pontificat.

Pr. TESTAS.

Le Gérant : Gabriel Beauchesne.

LIVRES CLASSIQUES

NOUVEAU COURS D'HISTOIRE
à l'usage de l'Enseignement Secondaire et de l'Enseignement Primaire Supérieur

(Programmes des 30 Août 1937 et 11 Avril 1938)

PRÉCIS D'HISTOIRE ET LECTURES HISTORIQUES

par

Joseph SÉCHER, Professeur à l'Ecole Saint-Stanislas de Nantes

Classe de Sixième et Cours Préparatoires des E. P. S. — **L'ANTIQUITÉ (Orient - Grèce - Rome).** 1 vol. in-8 écu (458 pp.) contenant 188 illustrations dans le texte, 5 cartes hors texte, 29 cartes et plans - *dispensant d'un atlas* - Relié souple, pégamoïd bleu, coins arrondis, **36** fr.

Classe de Cinquième et 1re année des E. P. S. — **LE MOYEN AGE. De la fin de l'Empire romain d'occident au début des temps modernes.** — 1 vol. in-8 écu contenant de nombreuses illustrations. Relié souple, pégamoïd bleu, coins arrondis. *(Sous presse)*

Classe de Quatrième et 2e année des E. P. S. — **LES TEMPS MODERNES. De la Renaissance à la Révolution.** 1 vol. in-8 écu contenant de nombreuses illustrations. Relié souple, pégamoïd bleu, coins arrondis. *(En préparation)*

En attendant, utiliser le « **Moyen âge et le commencement des temps modernes** » (4e édition revue et corrigée) de Mgr. SAULNIER qui fut longtemps, à Paris, professeur d'histoire très apprécié.

Du même auteur :

L'ORIENT ET LA GRÈCE. — 1 vol. in-8 écu (420 pp.) contenant 4 cartes hors texte, 28 cartes et plans et 163 illustrations. Relié souple, pégamoïd bleu, coins arrondis, **30** fr.

ROME. — 1 vol. in-8 écu (508 pp.) contenant 4 cartes hors textes, 26 cartes et plans et 190 illustrations. Relié souple, pégamoïd bleu, coins arrondis, **42** fr.

Ces deux ouvrages offrent un précieux complément de Lectures et d'Images au Manuel **L'Antiquité.**

NOUVEAU COURS DE GÉOGRAPHIE
à l'usage de l'Enseignement Secondaire et de l'Enseignement Primaire Supérieur

(Programmes des 30 Août 1937 et 11 Avril 1938)

par

François PINARDEL, Directeur des Etudes de Sainte-Croix-de-Neuilly
Diplômé d'études supérieures d'histoire et de géographie

Classe de Sixième et Année préparatoire des E. P. S. — **GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE.** 1. vol. in-8 écu (258 pp.) contenant 9 cartes - dont une carte hors texte en couleurs - et 87 illustrations. Relié souple, pégamoïd vert, coins arrondis, **24** fr.

Classe de Cinquième et 1re Année des E. P. S. — **LE MONDE (moins l'Europe, l'Asie Russe et les Colonies françaises).** 1 vol. in-8 écu (354 pp.) contenant 24 cartes - dont 5 cartes hors texte en couleurs - et 109 illustrations. Relié souple, pégamoïd vert, coins arrondis, **25** fr.

Classe de Quatrième et 2e Année des E. P. S. — **L'EUROPE (moins la France) ET L'ASIE RUSSE.** 1 vol. in-8 écu contenant de nombreuses illustrations. Relié souple, pégamoïd vert, coins arrondis, **36** fr.

Classe de Troisième. — **L'EUROPE (moins la France).** 1 vol. in-8 écu (410 pp.), contenant 18 cartes dont 5 cartes hors texte en couleurs et 140 illustrations. Relié souple, pégamoïd vert, coins arrondis, **36** fr.

Classe de Première. — **LA FRANCE ET SES COLONIES.** *Nouvelle édition.* 1 vol. in-8 écu (704 pp.) contenant 16 cartes hors texte, 20 cartes et plans et 233 illustrations. Relié souple, pégamoïd vert, coins arrondis, **44** fr. *Couronné par la Société de Géographie*

En préparation :

Classe de Seconde. *(Pour paraître en 1940)*
Classe de Philosophie. *(Pour paraître en 1941)*

A toute commande, ajouter pour le port et l'emballage :
10 % (France et Colonies); 15 % (Etranger).

BEAUCHESNE ET SES FILS, ÉDITEURS A PARIS

VIENNENT DE PARAITRE

L'UNITÉ DU CHRIST

Être... Personne... Conscience...

par **PAUL GALTIER,** S. J.

TABLE DES MATIERES

1re PARTIE. **Unité d'Etre.** — La Doctrine de l'unité du Christ dans l'Église. — Les décisions conciliaires. — Le sens du dogme : sa continuité.

2e PARTIE. **Unité de Personne.** — Le mystère de l'union hypostatique. — L'absence de personnalité humaine : le problème. — L'absence de personnalité humaine et la tradition patristique. — L'absence de personnalité humaine et saint Thomas.

3e PARTIE. **Unité de Conscience.** — La psychologie du Christ et le dogme. — Le rôle de la personne dans le Christ. — Conscience humaine et personne divine : le problème. — Conscience humaine et personne divine : essais de solution. — Conscience humaine et personne divine : solution d'ensemble. — Conclusion.

Un volume in-8 carré (XX-378 pages) ..... 40 fr.

HISTOIRE DU CHRISTIANISME

PAR

Dom Charles POULET

Professeur au collège Saint-Anselme, à Rome

FASC. XXII-XXIII. — *Le Renouveau français au XVIIe siècle.* L'Apostolat intellectuel. — *De Montaigne à Pascal.* L'Emancipation philosophique et scientifique en Italie. La Génération de Montaigne. Les libertins au XVIIe siècle. La Défense de la foi. La Défense de la morale. — *La lutte contre l'étatisme, de Philippe II à Louis XIV.* La lutte contre l'étatisme en Italie. Le Gallicanisme sous Henri IV et Louis XIII. Louis XIV et le Saint-Siège. — *Le Jansénisme.* — Les Théoriciens du jansénisme. Le Jansénisme moral. Port-Royal. Autour de l'Augustinus. — *Le Protestantisme au XVIIe siècle.* Le Protestantisme français.

L'*Histoire du Christianisme* paraît par fascicules in-4 carré. Ces fascicules ne pouvant être acquis que par les souscripteurs à l'ouvrage complet, ne se vendent pas séparément. Le prix de chaque fascicule est actuellement de **25** francs.

RAPPEL

Bibliothèque de Théologie Historique

Exégèse Rabbinique et Exégèse Paulinienne

par **Joseph BONSIRVEN,** S. J.

1 volume in-8 cavalier (408 pp.) ..... 60 francs.

A toute commande, ajouter, pour le port et l'emballage : 10 % *(France et Colonies)* ; 15 % *(Etranger)*

Imp. Gaston CAGNIARD. — Château-Thierry (Aisne)